

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1935

THÈSE

N° 663

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Raymond LEGROUX

Né le 12 Janvier 1910 à Paris

ESSAI

sur

Robert-Louis Stevenson

(14 bois gravés originaux par l'auteur)

A Etienne MAY

*« Je regarderai comme mon père
celui qui m'a enseigné la médecine »*

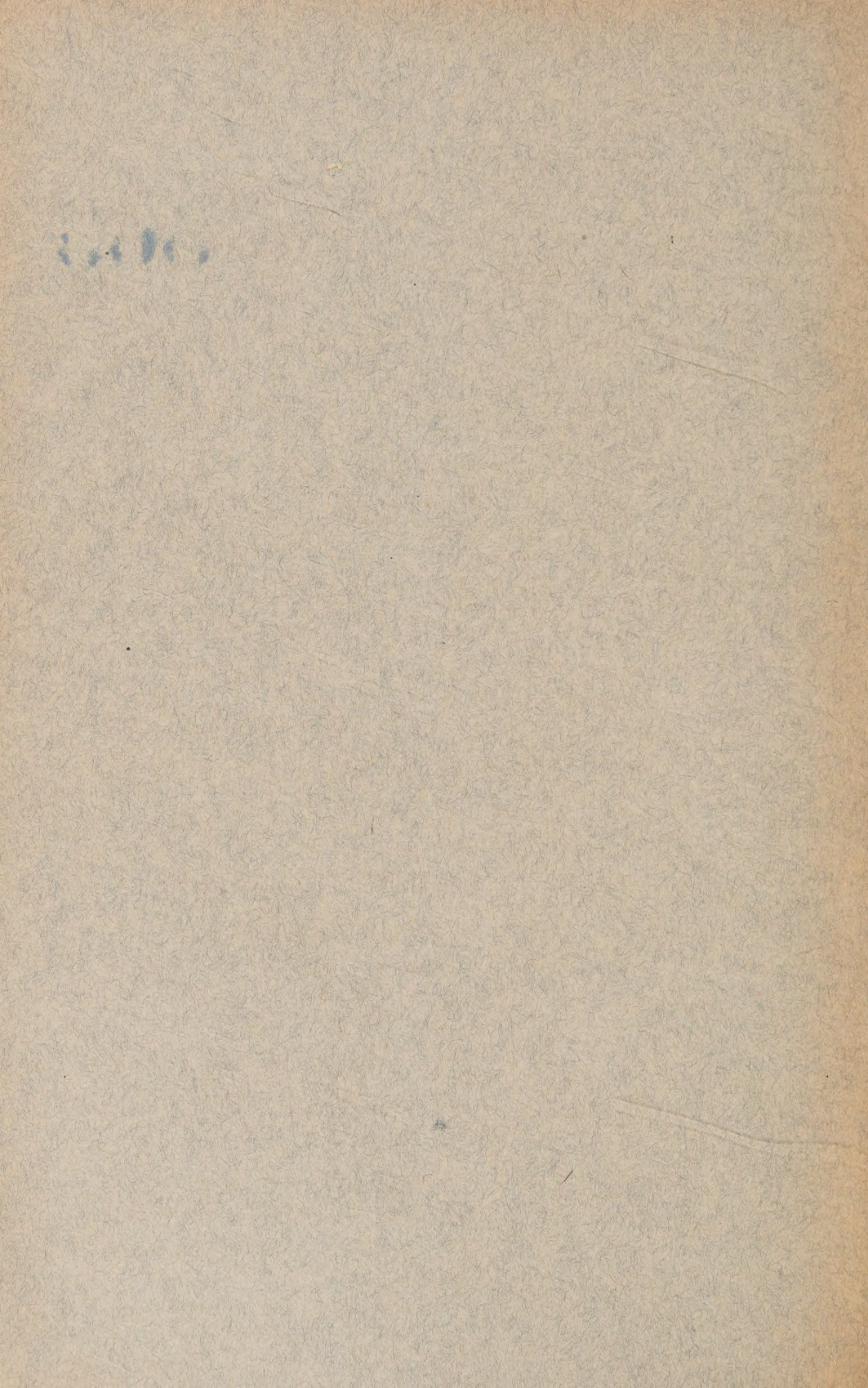
Serment d'Hippocrate

PARIS

LES PRESSES MODERNES

96, GALERIE BEAUJOLAIS, PALAIS-ROYAL (1^{er})

1935



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1935

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Raymond LEGROUX

Né le 12 Janvier 1910 à Paris

ESSAI

sur

Robert-Louis Stevenson

(14 bois gravés originaux par l'auteur)

A Etienne MAY

*« Je regarderai comme mon père
celui qui m'a enseigné la médecine »*

Serment d'Hippocrate

LE DOYEN..... G. ROUSSY

I. — PROFESSEURS

Anatomie	MM.
Physiologie	ROUVIERE
Physique médicale	Léon BINET
Chimie médicale	STROHL
Bactériologie	DESGREZ
Parasitologie et histoire naturelle médicale	Robert DEBRÉ
Pathologie médicale et générale.	BRUMPT
Pathologie chirurgicale	BAUDOUIN
Anatomie pathologique	CHEVASSU
Histologie	ROUSSY
Pharmacologie et matière médicale	CHAMPY
Thérapeutique	TIFFENEAU
Hygiène et médecine préventive	HARVIER
Médecine légale.	TANON
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	BALTHAZARD
Pathologie expérimentale et comparée.	LAIGNEL-LAVASTINE
Hydrologie thérapeutique et climatologie	FIESSINGER
	Maurice VILLARET
Clinique médicale.	{ LOEPER
	{ CARNOT
	{ CLERC
	{ Marcel LABBÉ
Hygiène et clinique de la première enfance.	{ LEREBOULLET
Clinique des maladies des enfants.	{ NOBÉCOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	H. CLAUDE
Clinique des maladies du système nerveux.	GOUGEROT
Clinique des maladies infectieuses.	GUILLAIN
	LEMIERRE
Clinique chirurgicale	{ CUNEO
	{ GOSSET
	{ GREGOIRE
Clinique ophtalmologique	{ LENORMANT
Clinique urologique	{ TERRIEN
	{ MARION
Clinique d'accouchements.	{ BRINDEAU
	{ COUVELAIRE
	{ JEANNIN
Clinique gynécologique	{ PROUST
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.	{ OMBREDANNE
Clinique thérapeutique médicale	{ RATHERY
Clinique oto-rhino-laryngologique.	{ LEMAITRE
Clinique thérapeutique chirurgicale	{ Pierre DUVAL
Clinique propédeutique	{ SERGENT
Clinique de la tuberculose.	{ BEZANÇON
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte.	{ MATHIEU
	{ HOVELACQUE
	{ MULON
Professeur sans chaire.	{ OLIVIER
	{ VERNE
	{ MOCQUOT

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	MM.
BÉNARD (Henri) Pathologie médicale.	DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie
BERNARD (Et ^{me}) Pathologie médicale.	chirurgicale.
BOULIN Pathologie médicale.	GAYET Physiologie.
BULLIARD Histologie.	GIROUD Histologie.
CATHALA Pathologie médicale.	HAGUENAU Pathologie médicale.
CHEVALIER Pathologie médicale.	HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
DOGNON Physique.	HAZARD Pharmacologie.
FEY Urologie.	HUGUENIN Anatomie pathologique.
GALLIARD Parasitologie.	JOANNON Hygiène.
GASTINEL Bactériologie.	LABBÉ (Henri) .. Chimie biologique.
	LACOMME Obstétrique.



II. — AGREGES EN EXERCICE *suite*

MM.	
LANTUEJOUL ..	Obstétrique.
LAROCHE (Guy).	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathologie expérimentale
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
Mlle J. LEVY ...	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI .	Neurologie et Psychiâtrie
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET .	Pathologie chirurgicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologique.
PETIT-DUTAILLIS.	Pathologie chirurgicale.

MM.	
PIÉDELIEVRE ..	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
RICHET	Physiologie.
SANNIÉ	Chimie biologique.
SENEQUE	Pathologie chirurgicale.
TROISIÉRIE	Pathologie expérimentale.
TURPIN	Pathologie médicale.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Pathologie chirurgicale.
BEZANÇON	Hydrologie.
(Justin).	

III. — AGREGES RAPPELES EN EXERCICE pour le service des examens

MM.	
ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT.	Physiologie.

MM.	
LEROUX	Anatomie pathologique.
NEVEU-LEMAIRE.	Parasitologie.
ZIMMERN	Physique.

IV. — AGREGES CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.	
ABRAMI.	} Clinique médicale.
ALAJOUINE.	
AUBERTIN.	
BRULÉ	
CHABROL	
CHIRAY	
DUVOIR.	
DONZELOT.	
HARVIER.	
LIAN	
PASTEUR-VALLE-	
RY-RADOT.	
SÉZARY.	

MM.	
BASSET.	} Clinique chirurgicale.
BROCQ.	
CADENAT.	
GATELLIER.	
HEITZ-BOYER.	
MOURE.	
QUÉNU.	
SCHWARTZ.	
VELTER.	

MM.	
ESCALLE.	} Clinique obstétricale.
GUENIOT.	
LE LORIER.	
LEVY-SOLAL.	
METZGER.	

V. — CHARGES DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.
FREY	Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

Je tiens à témoigner ici ma gratitude
M. LENORMANT, professeur de clinique chirurgicale, chirurgien de l'Hôpital Cochin, Officier de la Légion d'Honneur, membre de l'Académie de Médecine, président de la Société Nationale de chirurgie, *qui me fait l'honneur de présider cette thèse ; cela m'est d'autant plus sensible que c'est lui aussi qui, au début de mes études, m'accueillait dans la médecine en m'ouvrant la porte de son service de La Pitié. Et c'est là que je suis entré pour la première fois dans une salle d'opération. Ce sont des émotions que l'on n'oublie pas...*

M. le Professeur Agrégé Jean QUÉNU, chirurgien des Hôpitaux, a bien voulu s'intéresser à mon travail, me conseiller et me critiquer. Lecteur de Stevenson, bibliophile, il s'est ingénié à me faire profiter de son expérience. C'est grâce à ses suggestions que j'ai entrepris de graver les quelques bois qui illustrent ce texte.

Mais j'ai encore une autre dette de reconnaissance envers lui... Et si je n'écris pas « une plus lourde dette » c'est que ce m'est une joie de lui vouer un inaltérable dévouement.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

Trois Parties du Monde



DANS la brumeuse cité d'Edimbourg, le 13 novembre 1850, une délicate jeune femme, Margaret Balfour, épouse de Thomas Stevenson, mettait au monde un fils : Robert-Louis. Celui-ci fut dès les premières années de sa vie un garçon fragile ; particulièrement sensible au froid, il contractait bronchites et gripes à toute occasion. Tout fut mis en œuvre pour éviter ces accidents, il ne quittait la chambre que lorsqu'il faisait beau. C'est ainsi qu'il lui arriva de passer les longs jours de l'hiver écossais à s'étioler dans la nursery dont il ne sortait plus.

Le moindre accès de toux remplissait d'inquiétude la nurse dévouée, Cummie, qui s'empressait de vêtir l'enfant d'un tricot supplémentaire, d'entourer d'un épais cache-nez de laine le cou trop mince du babe, s'occupait à faire ronfler le feu. Puis prenant la Bible elle priait, suppliant le Dieu tout-puissant d'écarter de Louis le spectre de la maladie.

Peine perdue, quelques jours plus tard le petit était au lit, malade, fiévreux, toussant à perdre l'âme ; les nuits étaient affreuses, il dormait quelques heures d'un sommeil agité, puis s'éveillait poussant des cris atroces,

et se remettait à tousser ; mais Cummie veillait elle posait sa grande main fraîche sur le petit front, mettait la petite main trop chaude dans la sienne, puis elle disait à mi-voix des prières que l'enfant écoutait sans comprendre ; cependant le contact apaisant, le murmure de la voix tutélaire l'endormaient à la longue.

D'autres fois, l'angoisse est telle que Louis s'agite et tousse toute la nuit, le délire de la fièvre fait naître en lui des images fantastiques, la terreur le saisit, muet d'horreur ou criant au secours, tandis que le vent hurle et galope et le saisit dans son manteau claquant. Mais Cummie est là, bon génie de cette enfance tourmentée. Fée bienfaisante, elle enveloppe le petit d'une chaude couverture, le prend dans ses bras, le berce tendrement, le porte vers la fenêtre, puis écartant les épais rideaux elle montre les premières lueurs de l'aube grisâtre se répandant sur la ville, le peuple des hautes cheminées levées vers le ciel nuageux, le fenêtres éclairées derrière lesquelles d'autres petits malades et d'autres nurses attendent le jour ; ils guettent les bruits de la cité qui s'éveille, c'est d'abord le trot rapide et sonore de la voiture du laitier descendant Inverleith Row, puis les pas feutrés et traînants des passants matinaux. Les oiseaux volètent et piaillent, à qui réveillera l'autre, parmi les ramures dénudées du Royal Botanic Garden. Mais la tête de Louis devient lourde sur l'épaule de Cummie ; elle le pose alors, endormi, dans son petit lit.

C'est le matin, voici la maman qui entre : « Oh, Cummie, comme vous avez mauvaise mine ! » - Mais tout de suite ce sont des voix assourdies, la porte se

referme doucement. Les bruits de la rue ne sont plus que des murmures, un brouillard jaunâtre, épais, s'est levé, le jour s'est mis en veilleuse, les cloches sonnent à l'étouffé, la maison est silencieuse étrangement... Oui... car l'enfant dort.

**

La bise d'Avril a chassé les brouillards, le soleil encore timide fait éclater les bourgeons gonflés et brillants. C'est aujourd'hui que Louis sort pour la première fois, quatre mois qu'il n'a pas franchi le seuil de la lourde maison grise, sa prison !

Cet hiver même, les médecins perplexes l'avaient condamné à ne pas voir son cinquième printemps. Il y a deux ans déjà lorsqu'il a eu le croup, on l'a cru perdu. Et lors de cette affreuse pneumonie après sa coqueluche, plusieurs fois on l'a veillé, complètement désespéré, comme l'on ferait d'un mort ; mais Nurse lui donnait quand même sa potion — car il faut avoir tout fait n'est-ce pas ? — elle n'y croyait guère pourtant à leurs médicaments ; mais elle veillait.

Alors vous comprenez pourquoi, aujourd'hui, la joie bondit si lourdement dans le cœur de Cummie, et pourquoi elle a les yeux si brillants tandis qu'elle boutonne vivement les guêtres blanches de Louis.

**

Voici venir les premières journées de chaleur, Louis est au square avec sa maman. Cummie est seule dans la

nursery, elle range avec soin dans une grande malle les vêtements et les jouets de son boy car demain le vieux phaëton du presbytère les emmènera à la campagne où ils passeront l'été.



Novembre 1857. Il vient d'avoir sept ans, on a fêté ce grand jour en invitant à la maison quelques camarades de classe, Bob* aussi a été convié. Le soir Mr. Swan est venu dîner. Il faut vous dire que depuis la rentrée Louis est élève à l'école préparatoire de Mr. Henderson. C'est lui « le plus vieux » de la classe et il n'en est pas peu fier. Cependant lorsque le temps est trop mauvais on lui interdit de sortir, il est à nouveau prisonnier de la maison, mais il ne déteste pas rester seul, il aime s'amuser seul, il a tant l'habitude. D'ailleurs quand il s'ennuie Cummie lui raconte des histoires, des histoires effrayantes avec des fantômes, des pirates, des guerriers, des apparitions du diable, ils ont très peur du diable l'un et l'autre. Il aime aussi ses livres d'images, et comme il a une boîte de peinture il s'amuse énormément à les colorer au gré de sa fantaisie. Il est à plat ventre sur le parquet ciré de la nursery, le livre est étendu devant lui, la joue est appuyée contre une page tandis que le pinceau chargé de couleur s'abat sur l'autre, vu de près, c'est fantastique : et puis il a encore un bateau à voiles dont il est capitaine, il mène son navire dans les archipels

(*) Robert Alan Mowbray Stevenson, cousin germain et ami de Louis.

dangereux, dans les îles lointaines dont l'une est l'Encyclopédie, l'autre la Bible. Ce qu'il aime aussi c'est se raconter des histoires à lui-même et faire de beaux rêves qui durent jusqu'au matin et recommencent dès qu'il ferme les yeux. Lorsqu'il est malade et couché tout le jour il ne s'ennuie pas non plus car il a une étonnante collection de soldats de plomb dont il sait jouer comme un général. S'il aime les grandes batailles rangées, il apprécie également les formations en tirailleurs. Tel un chef il sait utiliser les moindres replis du terrain pour dissimuler ses hommes, susciter des guet-apens, couper les ravitaillements de l'ennemi, cerner des places fortes ; grand Amiral il connaît la manœuvre des escadres ; géant impassible et tout puissant il assiste de la « colline de l'oreiller » à des effondrements d'empires.

AU PAYS DE COURTEPOINTE (*)

*Quand j'étais malade, que je restais couché
J'avais deux oreillers sous la tête
Tous mes jouets étaient autour de moi
Et me rendaient heureux toute la journée.*

*Et quelquefois pendant une heure ou deux
Je regardais évoluer mes soldats de plomb
En leurs différents uniformes et leurs diverses attitudes,
Parmi les couvertures et à travers les collines.*

*Et quelquefois j'envoyais mes navires en flottes
Voguer de long en large, à travers les draps,*

(*) A Child's Garden of Verses. — The Land of Counterpane.
— Trad. franç. Mlle A. Jacquin.

*Ou encore, je sortais mes arbres et mes maisons
Et plantais des villes tout autour de moi.*

*J'étais le géant impassible et formidable,
Qui trône sur la colline de l'oreiller
Et voit devant lui les vallées et les plaines
De ce doux pays de Courtepointe.*

*
**

C'est la nuit. Il dort. Nurse est assoupie sur une chaise. Neuf heures sonnent. Elle se lève sans bruit, va à la cheminée, verse dans un verre la potion ordonnée par le docteur, elle y ajoute un sucre, mélange et goûte. Elle se dirige vers le petit lit où l'on entend le souffle irrégulier et les plaintes du dormeur, puis caresse doucement la figure de l'enfant.

Pourquoi l'a-t-on réveillé en sursaut alors qu'il dormait si bien ? Il était dans un pays merveilleux, il y avait d'autres enfants avec lui, qui jouaient à la guerre se cachant dans des forêts de fleurs, lui avait son fusil à la main, il attendait retenant son souffle au pied d'immenses coquelicots situés à la lisière d'une forêt de bambous qui s'entrechoquaient comme des épées... Des bambous ? Mais non, il se souvient, c'était aux dernières vacances dans le champ de blé derrière le moulin.

Mais pourquoi donc l'a-t-on réveillé ? Sa potion, encore sa potion, cette amertume révoltante, il lui faudrait donc toujours obéir, lui qui avait un fusil ! Cummie lui présente le verre, lui disant qu'il faut boire comme font tous les enfants sages et lui pense, au con-

traire, qu'il serait « facile de les laisser dans leur pays à eux, pays des nuages où ils figurent si gentiment, gentils comme des fleurs ». (Child's Plays).



Le voici convalescent. Il ne peut sortir, il est condamné pour quelques jours à jouer seul, car le médecin déclare qu'il est encore contagieux.

Il est à la maison, désœuvré, oh ! pas pour longtemps car il a sa Bible, il a le « Family Paper », il a le poème d'Hyslop « The Cameronian Dream » que Cummie déclame pour lui avec tant d'éloquence.

Quand il est descendu tantôt au salon il s'est moult diverti à voir danser sur les murs les ombres vivantes, crochues, sinistres, animées par la flamme qui saute dans l'âtre ; il a imaginé des cités en feu dont s'enfuient, peuplades affolées, des ombres qui s'étreignent en luttes silencieuses et brèves sur l'écran des murailles — les remparts. Après le thé tandis que ses parents lisent, il n'a pu résister à l'envie de se glisser au pays du « sofa », un vieux cher pays plein de souvenirs, contrée des chasses dangereuses ; à l'affût derrière les piles de musique, anxieux il guette le lion bondissant de la forêt qui viendra se désaltérer au ruisseau derrière ce bouquet d'arbres.

Finies les aventures. Voici que Nurse est venue le chercher pour le mettre au lit. Heureusement il va rêver encore et poursuivre ainsi ses dangereuses entreprises ; il y a si peu de différence entre la Vie et le Rêve, pense-t-il. Et il rêve de partir un jour en de lointains pays, à la

recherche de trésors enfouis, d'enfants volés, de fantastiques toisons d'or.



Le printemps, puis l'été se sont glissés dans ses jeux. Il est au presbytère de Colinton avec sa tante « Auntie », et son grand'père le Rév. Lewis Balfour dont la dignité, le grand âge, l'aspect sévère remplissent de terreur notre jeune aventurier. Qu'elle est imposante cette grande maison aux multiples fenêtres où furent élevés tant d'enfants maintenant éparpillés par toute la terre (*).

Le séjour à Colinton, un petit village dans la campagne aux environs d'Edimbourg est toujours pour Robert-Louis l'occasion de jeux nouveaux et émouvants.

Il passe des heures à plat ventre dans l'herbe haute qui le cache à tous, il considère la migration des peuples de fourmis, écoute les mille bruissements d'insectes, érige à la majesté de grands arbres le bleuet, le trèfle et la marguerite. Mais un jour les foins sont coupés, le charme est rompu ; c'est alors qu'il a l'idée géniale de placer en sentinelle un soldat de plomb ayant pour mission de surprendre la croissance de l'herbe, l'éclosion des fleurs, et les mystères de la rosée. Hélas ! quand après des nuits de veille le soldat est relevé de sa garde, le bambin s'aperçoit que l'homme est devenu sourd et aveugle, qu'il a perdu sa tunique écarlate et son pantalon bleu, que son fusil est terni et hors d'usage.

(*) Parmi les nombreux enfants du Rev. Balfour, quatre fils passèrent une grande partie de leur vie en Nouvelle-Zélande, dans l'Inde et dans diverses autres colonies anglaises.

Ces jeux solitaires pleins de poésie et de mystère sont ceux que Louis préfère à tous. Ne s'avise-t-il pas un jour de coller son œil à un trou qu'il a remarqué dans le mur du jardin ? L'entreprise est excitante car le trou en question est élevé, et le jardin étant en contre bas du cimetière, l'aventurier espère surprendre par ce moyen les secrets d'une sépulture. Un fantôme ? Un mort vivant ? Que voit-il ? — Il ne l'a jamais su car il s'enfuit affolé vers la maison et tout le jour de regarder d'un œil inquiet vers les tombes, érigeant leurs croix au-dessus du faîte du mur ! Vingt ans après il y pensait encore !

*
**

Par une soirée chaude et sans lune peuplée de bruits assourdis, une soirée lumineuse tant est piqué d'étoiles scintillantes le manteau bleu de la nuit — tant et tant d'étoiles ; oh ! faites des souhaits ! — le gamin se penche au balcon de sa chambre et voit un seau plein d'eau, oublié, où se baignent voluptueusement des milliers d'étoiles... Sans doute s'est-il endormi car tout à coup il entend les cris de Cummie qui se précipite, le saisit, le remet promptement au lit et ferme les volets. Qu'importe ? Tant d'étoiles brillent au fond de ses yeux endormis ! Il rêve aux mers tropicales, il vogue sur une eau calme, la douce brise gonfle sans bruit les voiles blanches de son vaisseau d'argent...

Au matin les clameurs des oiseaux l'éveillent en sursaut, déjà, rigide, le doigt d'or du soleil s'est glissé

dans la chambre malgré les volets clos, des myriades de poussières bleutées jouent à se poursuivre sans bruit, il les regarde émerveillé.



Des cris joyeux font vibrer la vieille maison. Les corridors résonnent sous des pas tumultueux. Les cousins sont là, et cela signifie : *Jeux*.

C'est alors que Louis, l'enfant chétif et pâle devient roi, roi par la grâce de l'imagination.

Lorsqu'il pleut sur le jardin verdoyant, il écarte l'ennui monotone, il est le conteur charmant qui ménage ses effets, tient en suspens toutes les haleines. Il est l'Inventeur et l'Organisateur ; il fomenté les guerres et les parties de cache-cache. Son quartier général est situé dans le jardin derrière le Grand If ; ce palais est sombre même en plein jour, solennel, magnifique, il s'y répand aux heures chaudes une odeur âcre, un peu amère, qui ajoute au prestige de l'endroit. Il y règne un mystère, une atmosphère attirante mais qui suscite la peur ; seul le chef peut s'y aventurer sans crainte des maléfices. Conciliabules, guerres indiennes, expéditions concertées le soir contre les fantômes du cimetière, explorations vers le moulin et les îles de sable mouvant de la rivière.



L'Automne. La première gelée a flétri toutes les fleurs du jardin. Les cousins sont partis. Le chef est de

nouveau seul dans son royaume, mais libre de commander à ses rêves.

Il y a aussi la bibliothèque où les livres défendus ont un attrait infailible.

Robert-Louis a appris un psaume qu'il récite à Gatty d'une voix convenable ; ceci mérite récompense, le vieux pasteur ouvre l'armoire à livres et... ne la referme plus. Il montre au jeune aventurier les gravures représentant les forêts vierges, les îles tropicales, les fêtes chez les peuplades sauvages. Le gamin rêve de connaître un jour ces pays mystérieux et d'écrire lui aussi, les pathétiques aventures d'un explorateur écossais.



Les années passent, Louis reste chétif. Cependant il va à l'école, d'abord à l' « Edinburgh Academy » puis chez Mr. Thomson, mais il reste un élève irrégulier, peu zélé. Chaque hiver il est arrêté par des bronchites, confiné au lit, passant une partie des jours à somnoler, et les nuits à tousser et à écouter mugir le vent dans la cheminée.

Déjà les ambitions littéraires commencent à mûrir dans son esprit. À douze ans, il entreprend de mettre Ovide en octosyllabes écossais, il fonde une revue de collège « The Schoolboy's Magazine » dont il est à la fois l'éditeur et le principal collaborateur ; deux numéros paraissent bourrés d'histoires aventureuses et héroïques (à suivre), mais la troisième livraison ne vit jamais le jour.

Sa mère dont la santé est précaire et exige un séjour sous des climats plus doux, l'emmène passer l'hiver à Menton. Louis s'émerveille de la beauté du pays et se trouve bien de cette villégiature ensoleillée. L'an prochain ils y reviennent ensemble et séjournent quelques semaines en Italie. Ils visitent Gênes, Naples, Rome, Florence, Venise. Des merveilles entrevues l'enfant garde peu de souvenirs, une seule est comparable aux beautés familières d'Ecosse, c'est la splendeur des Cavaliers du Pape. Encore préfère-t-il la fin dramatique du jour sous l'éclat du bugle sonnant sur les remparts de sa ville natale.

La famille regagne l'Angleterre et s'arrête à Londres. Louis, voyageur de treize ans, part seul pour Edimbourg !

*
**

Il a retrouvé avec plaisir la maison grise, l'école, les camarades. Son activité bouillonnante le pousse vers des essais littéraires « The Sunbeam Magazine » est fondé mais s'arrête encore à ses premiers numéros. Le printemps et l'été se passent à Torquay, une agréable villégiature dans les environs. Il ne va plus à Colinton car le grand-père Balfour est mort et le presbytère passé en d'autres mains.

*
**

La santé de Louis s'est beaucoup améliorée, sans doute les voyages, les saisons dans le midi de la France, les fréquents séjours à la campagne, à Torquay, puis à

Swanston le nid de verdure au pied des collines du Pentland, y ont largement contribué. Il reste cependant un garçon délicat. Il vient d'avoir seize ans. Il est petit, mince, avec des membres trop longs pour sa taille, la poitrine est effacée, les épaules tombantes ; le visage ovale, une ébauche de sourire relève un coin de la lèvre, donnant à la physionomie un aspect moqueur ; la voix est peu timbrée mais grave, saisissante. Le front est plein, un peu bombé ; les sourcils bien dessinés d'une courbe harmonieuse ; les yeux chatains clairs bordés de longs cils sont larges brillants, un rien trop saillants. Le feu du regard trahit l'intensité de la vie intérieure. L'intelligence est très vive comme en témoigne l'avis unanime des maîtres qui l'ont instruit, un des enfants les plus intéressants qu'il leur ait été donné de connaître, disent-ils.

Un charme extraordinaire réside dans ce garçon au corps peu développé, disproportionné, homme déjà par l'intelligence et la culture. Il sait user de ce charme dans la société où il captive dès l'abord ceux avec lesquels il s'entretient.

A la maison la lecture est son passe-temps favori. Mais il n'a pas renié les soldats de plomb d'antan, avec lesquels il reconstitue les batailles célèbres. Passionné d'histoire, de littérature et de récits de voyage, il aime aussi entendre son père conter, avec un art consommé, les vieilles légendes écossaises. Il écoute avec admiration le récit des aventures de ses aïeux, il frémit quand on lui dit les péripéties d'une chasse au pirate dans les mers des Antilles qui coûta la vie à Robert et Alain Stevenson,

son arrière grand-père et son arrière grand-oncle, il y a moins d'un siècle.

Son père, qui est ingénieur des Phares, l'emmène parfois dans ses tournées d'inspection. Quelle joie de naviguer dans le yacht blanc de la compagnie ! Les questions se pressent sur ses lèvres, il veut tout savoir, la hauteur des différents phares, le temps mis à les construire... Quelle fierté d'apprendre que Skerryvore le plus haut du monde est l'œuvre de son grand-père.

Il y a dix ans le bambin rêvait d'être allumeur de réverbères, parce qu'il trouvait poétique de parcourir, le soir, les rues d'Edimbourg, la torche à la main, l'escabeau sur l'épaule et de vaincre les ténèbres amoncelées au cœur des rues étroites. Et maintenant il songe qu'il serait infiniment plus beau d'allumer ces grandes lumières qui brillent en haut des hautes tours blanches et qui la nuit dardent leurs regards étincelants au-dessus de la mer grondante.





En 1867, il entre donc à l'Université d'Edimbourg pour suivre les cours préparatoires au métier d'ingénieur civil.

L'été son père l'envoie relever des plans, surveiller des travaux ; il acquiert ainsi des rudiments de pratique. Mais, à l'usage la profession ne répond pas à ses espérances. Force lui est de désavouer les illusions du garçon de quinze ans. Observer pendant des jours la hauteur des vagues à l'entrée du port d'Anstruther, en déduire la place favorable à l'établissement d'une digue, calculer la hauteur nécessaire du brise-lames étant donné le point extrême de la marée, autant de corvées pour le jeune homme épris d'aventures moins prosaïques. Etre balloté jour après jour dans une petite barque à l'entrée d'un port quand la haute mer est là à portée du regard, fascinante, pleine de promesses : quel odieux supplice !

Deux années encore il poursuit ces études qui lui pèsent. Il publie même un projet concernant une nouvelle forme de lumière intermittente, étude qui lui vaut l'approbation de la « Scottish Royal Society of Arts » et un prix de trois livres sterling.

Cette profession ne lui convient pas du tout, dit-il à son père, sa vocation est d'être écrivain. Soit. Mais il étudiera le droit, suprême sacrifice consenti à sa famille, afin d'avoir en main un métier possible en cas d'échec dans le domaine des lettres.



C'est alors que Louis commence sa vraie vie d'étudiant ; au Droit il consacrera le moins de temps possible, à la littérature et aux amis le plus qu'il pourra. Il travaille chez lui ou à la Bibliothèque des Avocats. Parmi ses ouvrages préférés figurent : les Essais de Montaigne, les Odes d'Horace, les œuvres de Shakespeare, de Burns, de Heine, de Keats. Plus encore que le travail livresque, il aime à observer la vie dans toutes ses manifestations ; c'est avec un égal plaisir qu'il contemple l'animation de Queen Street Garden et qu'il marche dans les rues populaires en quête de quelques visages étranges. Un vieux marin à la figure tannée par les embruns, avance d'un pas lent, les jambes écartées, avec précaution, comme si sol devait se dérober sous lui ; voilà le compagnon rêvé qui parlera sans hâte et sans fin de voyages hasardeux, de pirates sanguinaires, de tempêtes affreuses, de pays barbares. Du tabac, une bouteille de whisky, comme cette auberge est accueillante ! La chaleur délie les langues, ouvre les cœurs. Le poète trop élégant, à la veste de velours familière en ces lieux, se penche, ravi, vers l'homme à la vareuse débraillée qui, l'œil allumé, le feu aux joues, lui conte d'interminables histoires.



Tandis que « Veste de Velours » chemine paresseusement vers « l'éléphant vert » où il rencontrera son pirate, une sorcière des Highlands lui saisit prestement

la main et se met à lui dire l'aventure : « Tu seras très heureux, tu iras aux Amériques, tu parcourras les mers... » Cependant le poète glisse une pièce dans la main et s'enfuit légèrement laissant la vieille éberluée, pensez ! un homme que n'intéresse pas son destin !



Lorsque chantent les oiseaux et que, le soleil sourit à travers les jeunes feuillages, Louis enfouit en hâte quelques livres dans ses poches, se munit d'un crayon et d'un carnet de deux sous, puis de son pas léger s'en va dans la campagne fleurie. Le petit carnet se couvre de notes, impressions, paysages, scènes champêtres, dialogues ; ces notations resteront peut-être inutilisées, qu'importe ! C'est la méthode que son maître Keats lui a enseignée pour apprendre le métier d'écrivain ; grâce à elle il acquiert, avec l'habitude du travail quotidien, le souci de l'exactitude, la notion du mot propre, la science de peser chaque terme avec art. Le peintre se plaît à esquisser en quelques traits les mouvements complexes d'une scène animée et à faire vivre une rapide pochade à l'aide de quelques touches de couleur savamment harmonisées et disposées ; ainsi celui qui s'essaie à choisir et à placer les mots avec bonheur ressent parfois la joie inexprimable qui est la récompense de toute création artistique. Récompense magnifique et rare née de l'accord exprimé entre l'œuvre et la pensée intime, de l'équilibre presque parfait mais fugitif.



Louis a quelques camarades agréables à la « Speculative Society » une manière de club littéraire et philosophique dont il fait partie depuis plusieurs années. Avec d'autres il fonde une revue « l'Edinburgh University Magazine » qui est encore un échec. Il a, en outre, plusieurs amis, son cousin Bob, causeur charmant, érudit, voyageur, spirituel, aimant à évoquer les souvenirs d'enfance du « Paradis de Colinton » ; Charles Baxter l'un de ses compagnons favoris lors des promenades le long du Leith ; Walter Ferrier qui fut son professeur à l'Université, Sir Walter Simpson, l'homme réfléchi, toujours souriant, qui l'initie aux joies du canotage, c'est lui qui sera, quelques années plus tard, le compagnon du « Voyage au fil de l'Eau » baptisé pour l'occasion « la Cigarette ».

Cependant l'homme au veston de velours n'est pas heureux ; il lui arrive le soir de s'accouder au pont du chemin de fer et de regarder les trains qui s'enfuient rapidement sur les rails brillants, poursuivis longtemps par la lanterne rouge tremblante qui s'efface elle-même doucement dans la brume. Il est entré dans la gare, il s'est mêlé sur les quais de départ à la cohue fiévreuse des voyageurs. Partir ! S'échapper ! Connaître le monde ! Il ne lui suffit plus de regarder par sa fenêtre les collines du royaume de Fife ; il est las des blagues d'étudiant si spirituelles soient-elles qui, il y a quelques années le remplissaient de joie, il est fatigué de ces relations d'auberges dont la variété n'est qu'apparente ; il lui faut

autre chose. Etre ailleurs, rencontrer des hommes nouveaux, sortir de lui-même ! Il reste là immobile, bousculé par les porteurs, interpellé par les voyageurs. Son exaltation s'accroît, son exaspération atteint son comble ; le sifflet strident retentit, l'angoisse étreint son cœur... Il s'enfuit comme un fou, vers la ville, en faisant sauter ses poches vides ; il est pauvre puisqu'ainsi le veut son père, il est incompris, il est prisonnier de cette ville horrible, détestée.



L'hiver est pénible, rude, épuisant. Nombreux sont les jours de misère physique et morale. Au printemps une diphtérie sérieuse atteint le jeune homme et le laisse bientôt épuisé, d'une indicible maigreur et plus nerveux que jamais. A l'arrivée des beaux jours il part à la campagne à Swanston dans les environs où il séjourne quelque temps puis à Cockfield chez Mrs. Churchill Babington sa cousine. Son aspect maladif, ses yeux étrangement brillants attirent l'attention des hôtes. Le charme de sa conversation, ses manières délicates, ses remarques témoignent tantôt de la gravité de l'homme réfléchi, tantôt de l'insouciance, de la spontanéité de l'enfant. Tandis qu'il cherche dans les bois les violettes cachées parmi les mousses et qu'il célèbre avec exaltation leur parfum troublant, son amour de la nature, sa sensibilité trouvent un écho sympathique chez Mrs. Sitwell qui devient ainsi la confidente de cette jeunesse romantique et trop exigeante. Entre le poète et la jeune femme se tissent doucement les

filis invisibles d'une tendre et douce amitié. Quelques semaines plus tard, c'est elle qui le présente à Sidney Colvin, alors jeune critique dont la renommée grandit chaque jour. L'étincelle d'une féconde et inaltérable amitié jaillit aussitôt entre eux. Les conseils, les projets d'avenir s'ébauchent et se discutent pendant les longs après-midis d'été. Il est ainsi décidé que Stevenson dès la rentrée se présentera au barreau de Londres. Dans la grande ville, centre de la vie littéraire, Colvin a des amis qui accueilleront l'avocat-poète. Il sera introduit dans la société lettrée, présenté au Savile Club... C'est le cœur riche de projets d'avenir qu'il regagne la cité écossaise dont il n'est plus pour longtemps le prisonnier. Son article « Roads » vient d'être accepté par le « Portfolio ». Le voici pour la première fois auteur imprimé et appointé.

La Fortune enfin semble lui sourire.

*
**

Il arrive à Londres à la fin d'octobre 1873 ; il est encore une fois très las, amaigri, une courte maladie vient de lui faire perdre le bénéfice de son été au grand air. Si fébrile est l'éclat de ses yeux bruns, si mince sa haute taille que ses amis insistent pour qu'un médecin soit appelé. Le D^r Clark prononce le verdict : « épuisement nerveux, menace de phthisie ». Il faut que le jeune homme parte immédiatement dans le midi de la France. Toute contrariété doit être évitée, il doit donc être séparé de sa famille.

Stevenson reçoit ces nouvelles avec joie ; c'est pour lui la fin des ennuyeuses études juridiques, l'orientation nouvelle de sa vie, c'est la liberté, c'est le changement qu'il appelait de toute son âme !

La France, la Provence, contrée dont il rêve depuis dix ans ! Quant à la maladie il ne s'en inquiète guère, tout à la joie du départ, elle ne lui semble que le prétexte désiré. Il aura bientôt le loisir d'y penser plus longuement, elle sera maintenant la compagne de sa vie, une visiteuse importune et trop familière qu'il ne tardera pas à détester.



Menton. Novembre 73.

Une fatigue immense brise ses membres, assoupit son esprit. Il se prend maintenant à douter de sa vie même ? Sortira-t-il un jour de cette épreuve, de ce néant qui l'envoûte ? Lire, écrire, à quoi bon ? Allumer sa lampe, le soir, quand le jour tombe, pourquoi ? Plutôt se reposer dans l'ombre, dans l'oubli ; laisser s'écouler les heures silencieuses et monotones, laisser fuir, inexorable, par le sablier sans fond, la poussière des instants.

Janvier 74.

Le repos, la retraite lui révèlent une à une des joies nouvelles insoupçonnées ; toute activité est joie : entendre courir sur la route les feuilles sèches des platanes poussées par le vent d'automne, écouter l'aboiement du chien solitaire, la nuit, tandis que l'éclat argenté de la lune vibre sur la mer assoupie, surprendre le murmure

d'une conversation et des rires étouffés dans la chambre voisine, autant d'appels à la vie. Observer la vie des autres êtres ? N'est-ce pas vivre déjà ? Tout l'appelle en avant. Il reprend goût aux lectures abandonnées, il écrit plus volontiers, à Mrs. Sitwel en particulier. Il lui dit son courage renaissant, sa confiance, l'intérêt qu'il prend à regarder vivre autour de lui les pensionnaires de l'Hôtel Mirabeau, jeunes gens et enfants, ménages modèles, célibataires, tous curieux en quelque manière. Il parle de ses nombreux amis : Robinet peintre français, joyeux conteur, bon vivant, deux jeunes femmes russes qui l'accablent de leurs bonnes grâces, une fillette de deux ans et demi qui parle six langues, et May Johnston une mignonne américaine de huit ans avec qui il a fait une philippine.

La gaieté à nouveau habite son cœur, il a retrouvé un peu ses forces ; voici qu'il peut, lui aussi, marcher dans la campagne, gravir les collines, errer parmi les oliviers aux feuilles d'argent, descendre vers le port où l'accueille la bonne odeur salée, où le peuple au parler volubile s'affaire autour des barques de pêche.

A Noël, Sidney Colvin est venu le rejoindre quelques jours ; il a apporté cette cape magnifique que seul un ami pouvait choisir pour lui. Fièrement drapé, comme le héros d'un drame romantique il sourit à la vie et aux angoisses passées. Il s'éloigne d'un pas léger et rapide, et sa haute silhouette se détache sur la mer.

*
**



OICI le printemps, Stevenson regagne l'Angleterre, puis l'Ecosse. La vieille cité est accueillante sous la lumière déjà estivale, la maison d'Heriot Row est en fête, les parents sont joyeux de retrouver après six mois le fils dont l'absence rend le foyer bien solitaire. Lui-même est plus ému qu'il n'ose se l'avouer. Combien sa mère lui est chère, à quel point il aime son père, malgré le souvenir encore vif des discussions politiques et religieuses qui, ces dernières années avaient élevé entre eux une barrière d'incompréhension ! Comme tout cela est loin déjà ! Aujourd'hui la maison paternelle lui est un refuge et non plus une prison ; ses vieux murs, ses escaliers vénérables évoquent les jeux d'enfant dont il a nourri sa jeunesse. Il ne pense plus aux trop nombreux jours de maladie, ni aux nuits sans sommeil, ni aux nuits de cauchemars et d'indicibles angoisses. Vraiment l'allégresse emplit son cœur, efface l'amertume des souvenirs mauvais, met l'enthousiasme dans ses gestes, la gaieté dans ses paroles. La fenêtre de son bureau est ouverte au soleil au-dessus des arbres peuplés d'oiseaux chanteurs ; la fumée de la pipe caressée monte en volutes silencieuses dans l'air transparent, emporte sur ses ailes légères les rêves d'avenir maintenant si proches puisqu'approuvés par son père qui, en outre, se montre généreux. La ferveur de la gratitude excite le rythme de ses pensées ;

il va se donner tout entier à son art ; que Dieu lui prête vie, le monde saura de quoi il est capable : il écrira des chefs-d'œuvre ; il en est fermement convaincu.



A cette nature riche et diverse il faut la fantaisie et la libre action. Est-il las des étroites rues d'Edimbourg, le voici à Swanston, ou à Londres, ou bien à Paris où l'attire le Quartier Latin, Montmartre, Montparnasse. Les étudiants et les artistes, les actifs et les turbulents, les convaincus, les enthousiastes sont ses compagnons favoris. C'est dans un petit hôtel de la rue Racine ou de la rue Monsieur le Prince qu'il séjourne le plus souvent. Il aime s'asseoir aux terrasses du « Café de Cluny » ou à la « Source », dissenter avec les potaches et les rapins, griller d'innombrables cigarettes. Tard dans la nuit le long des rues désertes le groupe bruyant déambule. Ce n'est qu'après de copieuses libations et lorsque chacun a dûment offert sa tournée que l'on regagne sa petite chambre d'étudiant. D'autres fois la soirée se poursuit dans un atelier de la rue Notre-Dame des Champs. A l'aube tous se séparent ; Louis éprouve alors une certaine difficulté à retrouver son domicile !

Mais plus encore que la société joyeuse du quartier latin, la campagne de France a toujours pour lui d'irrésistibles attraits. La Forêt de Fontainebleau et les villages avoisinants fréquentés par les artistes réalisent l'atmosphère idéale de tranquillité et de ferveur. Barbizon, Grez, Nemours. Voilà où il aime passer des jours de solitude, de travail et de joie. Se perdre dans la grande

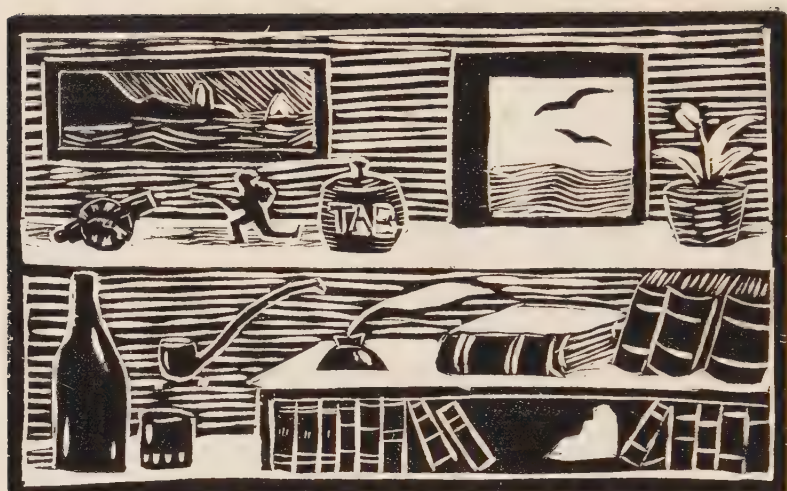
forêt mystérieuse dont l'odeur humide vient vous chercher au seuil de l'auberge, se laisser glisser paresseusement sur l'eau polie du Loing en quelque canot de bois vernis, marcher sans fin les soirs venteux le long de la grand'route aux peupliers diserts...

Bien plus, faire un long voyage en canoë d'Anvers à Bruxelles puis à partir de la frontière, « au fil de l'Oise » jusqu'à la Seine ; faire une excursion pleine d'imprévue dans les montagnes Cévenoles en compagnie d'un âne pas toujours complaisant.

C'est la vie de bohème et d'insouciance en harmonie avec les goûts aventureux de Stevenson, vie fertile en expériences nouvelles et féconde en travaux littéraires.



« La Cigarette » et « l'Aréthuse » (hommes et bateaux) finissent leur voyage au fil de l'eau, ils sont tout à la joie du retour, grisés encore par la fatigue des jours passés, ils ébauchent déjà d'autres projets : descendre la Loire, le Rhône, atteindre les eaux bleues de la Méditerranée... mieux encore parcourir l'Europe entière ; frêter une péniche, y installer les livres favoris, poser sur l'étagère le pot de tabac blond, dans le cellier coucher les bouteilles du bourgogne préféré, glisser doucement de l'aube au couchant, jour après jour sur l'eau tranquille des canaux ; deviser, écrire, agiter un mouchoir, envoyer des baisers avec la main à des gens qu'on ne reverra plus, arpenter le pont de son navire, marcher dans la campagne un pas et vous y êtes, un autre pas vous ramène chez



vous = le home en voyage, à sa fenêtre le paysage mobile et changeant... O séduisantes images !

L'achat de la péniche est décidé séance tenante, la couleur choisie, l'aménagement discuté, le nom de baptême arrêté, pour la plus grande gloire des compagnes de Sainte Ursule, martyre, « les Onze mille Vierges de Cologne ».

Nous avons la douleur d'apprendre que faute du paiement d'une échéance la flottille de MM. Walter Simpson et R. L. Stevenson vient d'être saisie et mise en vente. Elle se compose de deux canots, l'« Aréthuse » et la « Cigarette », et d'une péniche aménagée pour le tourisme les « Onze mille vierges de Cologne ».

Les infortunés armateurs sont navrés.



Vers la même époque le hasard a guidé vers cette auberge de Grez une jeune américaine Mrs Fanny Osbourne qu'accompagnent ses deux enfants : une fillette et un jeune garçon Lloyd. L'émoi règne dans la petite colonie d'artistes ; ce n'est pas l'usage en effet d'y admettre les femmes ; il est vrai que Mrs. Osbourne est une artiste — elle est peintre — néanmoins les esprits sont partagés. La simplicité et le charme de Fanny ont rapidement apaisé les craintes des moins sauvages ; ceux-ci ont imposé silence aux derniers réprobateurs. Fanny et ses enfants sont adoptés sans réticence dans le cercle de l'ardente jeunesse.

Stevenson ne fut pas un des moins hostiles ; cependant il fut conquis, lui aussi, et bientôt un plus tendre sentiment naquit entre eux.

La forêt toute proche abrite les promeneurs et invite au recueillement. Des confidences sont échangées. La jeune peintre exécute un portrait au fusain de « l'Aréthuse ». Avec un accent de vérité touchant, cette œuvre montre la profondeur du regard, le charme et la jeunesse de la physionomie, l'élégance de la main fine et allongée, la recherche du vêtement qui donne au personnage une grâce presque féminine. Stevenson se mêle volontiers aux jeux des deux enfants, le jeune Lloyd est son préféré et restera son ami pour toujours.

Le jour vient où le trio sympathique doit rejoindre ses quartiers d'hiver.

« *Nous n'irons plus au bois. Hélas !* »

Le poète, lui aussi, s'achemine vers Paris qu'il ne veut plus quitter. A peine va-t-il passer « Christmas » au « Savile » à Londres où il rencontre quelques-uns de ses plus chers amis. A ses parents qui se plaignent de l'absence prolongée et l'appellent en Ecosse, il répond évasivement quand il ne leur dit pas « C'est bien un peu votre faute d'avoir eu un tel vagabond pour fils, je n'en suis pas responsable. »

L'année suivante (1877) malgré de courts voyages en Angleterre et même jusqu'en Ecosse, il passe la majeure partie de son temps en France et principalement à Paris. Un héritage est venu fort à propos mettre entre ses mains une somme importante qui lui donne pendant quelque temps une complète liberté de mouvement. Dans la poche du plus généreux et du plus insouciant des hommes, cette petite fortune est rapidement dépensée ; il est vrai qu'une appréciable partie a été mise à la disposition des pauvres de passage — artistes pour la plupart et des amis dans la gêne.

Au printemps 1878, Mrs. Osbourne est obligée de retourner en Californie, des affaires sérieuses l'y appellent, en particulier son procès de divorce entamé depuis plusieurs années dont il faut maintenant s'occuper avec une ardeur nouvelle.

Les projets de réunion, le mariage futur semblent si lointains que l'imminente séparation empreint d'une indicible tristesse les derniers entretiens, les ultimes adieux.



Le Monastier est un petit village Cévenol aux environs du Puy « renommé pour la fabrication de la dentelle, l'amour de la dive bouteille, la liberté du langage, et pour des dissensions politiques sans pareilles... » Voilà la « Moderne Babylone » où Stevenson est allé cacher sa tristesse.

Les pensées vouées à Fanny, la lecture, le travail matinal, les promenades solitaires dans la montagne, les flâneries dans le village, les causeries chez Morel, la foule sympathique sur la place du marché, l'horloge de l'église qui laisse tomber les heures... Les jours passent uniformes et variés.

Au matin du 23 septembre 1878 « la cloche frappait neuf coups », Stevenson « descendait la colline à travers la bruyère » en compagnie d'un âne gris « guère plus gros qu'un chien ». Il est parti pour ce curieux voyage qui fera, l'an prochain, la matière d'un livre dont certaines pages sont d'une exquise délicatesse, livre dédié à Sidney Colvin, mais qui est en bien des points une prière à l'absente bien aimée.

« La nuit sous un toit, autant d'heures monotones et mortes ; mais en plein air sous les étoiles, elles passent légères avec leur rosée et leur parfum, et chacune d'elles amène un changement dans le visage de la nature.

...Les étoiles brillaient, claires, colorées et semblables à des bijoux ; mais leur éclat n'était pas glacé. Une légère vapeur argentée flottait devant la voie lactée. Tout autour de moi les pointes noires des sapins se dressaient immobiles et droites.

...Et pourtant tandis que je m'énivrais ainsi de ma solitude, j'eus le sentiment étrange que quelque chose me manquait. J'aurais voulu une compagne étendue près de moi à la clarté des étoiles, silencieuse et immobile, dont ma main pût toucher la main » (Une nuit parmi les sapins) (*).

*
**

L'automne le décide à quitter la France, encore quelques soirées solitaires à Paris au café Félix et il regagnera le doux pays de ses aïeux. Il évoque les années écoulées depuis son séjour à Menton il y a cinq ans ; quel changement ! Sa santé est maintenant presque bonne, il est bien encore parfois retenu à la chambre quelques jours par une angine, une bronchite ou quelque affreux rhumatisme mais dans l'ensemble il peut mener à peu près la vie qui lui plaît. En ce moment il se sent si bien, retour des Cévennes, qu'il se croit en passe de devenir un grand costaud.

Il pense aux œuvres commencées, surtout à la pièce de théâtre entreprise avec son ami Henley (**), à l'ouvrage projeté avec Edmond Gosse (***), à l'émouvante histoire du ménage de musiciens ambulants qui, à l'auberge de Grez, chantaient et jouaient la comédie après dîner (****).

(*) Voyage avec un âne dans les Cévennes. Traduc. franç. par F. W. Laparra. Stock, 1925.

(**) Deacon Brodie.

(***) A book of old Murder Stories.

(****) Providence and the Guitar.

Cambridge, Londres, Edimbourg, Swanston, puis Dorking dans le Surrey (chez Meredith) sont ses résidences successives pendant l'hiver.

Au printemps il ne pourra s'empêcher de revenir en France chercher quelques vacances dans cette autre auberge d'artistes qu'est la maison de Léopold à Cernay-la-Ville.

Mais rapidement il retourne à Londres puis en Ecosse. Pourtant ses pensées sont ailleurs. Il a confié à ses plus chers amis les espoirs d'avenir. Douze mois déjà qu'il n'a pas vu Fanny ! Il pense bien à la rejoindre en Californie. Les amis consultés l'en dissuadent fortement. Quant à ses parents il n'ose même pas leur en parler tant il est assuré de leur blâme. Mais que diable ! Il aura bientôt trente ans, il est homme et ne doit prendre conseil de personne. La revoir enfin ! Le projet caressé prend corps, il semble si facile de partir. Se jeter dans le premier bateau d'émigrants en partance pour l'Amérique, car bien entendu il ne saurait se payer la traversée dans un paquebot de voyageurs. Partir !

Et voilà que le courrier lui apporte de mauvaises nouvelles ; Fanny est malade.

Plus d'hésitation.

Le 7 Août le « Devonian » navire d'émigrants quitte la Clyde et se dirige vers New-York : il emporte à son bord le jeune écrivain qui, parmi ses compagnons, passe généralement pour un maçon ; il a obtenu une table et une chaise ; il ne cesse de travailler, d'écrire, quand il ne se mêle pas aux pauvres gens afin de recueillir des infor-

mations sur l'émigration et les émigrés. Il a parfois à souffrir des sarcasmes des gens de service qui réservent leurs sourires pour les passagers de première classe. Stevenson connaît bien d'ailleurs la plaque de cuivre — réservé aux 1^{res} classes — en deçà de laquelle on cesse d'être un « monsieur ». On ne saurait dire les souffrances de cet homme charitable, délicat, raffiné au contact de toutes ces humiliations. Mais la pensée de Fanny le soutient constamment à travers les épreuves de ce long pèlerinage.

A New-York sous une pluie glacée et ininterrompue, malade de froid et de fatigue, il erre par les rues en quête des libraires et des directeurs de magazines. Courbé sous le poids des six énormes volumes de « l'Histoire des Etats-Unis » il arrive harassé à la pauvre auberge qui l'abrite pour la nuit. Il lui reste encore à traverser toute l'Amérique en chemin de fer. Le plus dur est à faire, il le sait bien. Car le bateau est au train d'émigrants ce que le Pullman est au wagon à marchandises ! N'insistons pas. D'ailleurs Stevenson a consigné ces curieuses expériences dans un petit livre plein d'enseignements : « l'Émigrant Amateur ». Enfin le 30 Août, à l'aurore, le voyage touche à sa fin et l'écrivain note sur son carnet de route : « La baie était parfaite ; pas une ride, à peine une ombre sur son étendue bleue. Tout, sans un souffle, attendait le soleil. Un petit nuage d'or s'alluma d'abord au sommet du Tamalpais, descendit en s'élargissant sur son flanc harmonieux ; l'air parut s'éveiller, se fit plus vif, et soudain la ville de San Francisco, la baie de l'or et du blé, s'embrasèrent d'une extrémité à l'autre sous la

lumière d'un jour d'été. « (L'Emigrant Amateur — Traduc. Fse Henry Borjane).

Fanny et lui sont tout à la joie de se retrouver après une si longue absence. Mais ils ne passent que peu d'heures ensemble. Elle lui demande, bien à contre-cœur, de s'éloigner encore pour quelques mois ; c'est nécessaire à tous points de vue. Ils seront si près l'un de l'autre en égard aux milliers de milles qui les séparaient jusqu'alors. L'attente ne sera plus bien longue et ils seront bientôt réunis pour la vie.

*
**



ONTEREY, petite ville Mexicaine aux rues sablées, débordantes d'une animation cosmopolite, de la musique à toutes les fenêtres, les chants d'amour espagnols aux carrefours, les danses sur les places publiques par les chaudes soirées étoilées ; en toile de fond l'étendue bleutée du

Pacifique brille entre les pins ; c'est là que Stevenson est venu reprendre ses forces compromises par les privations et les fatigues excessives du long voyage.

Il loge chez le D^r Heintz, ce qui est commode pour l'un et l'autre.

Il prend ses repas chez Simoneau dont l'établissement est à la fois boutique de barbier, café, restaurant. La société y est amusante et variée. On y rencontre des gens de toutes les parties du monde — Français, Suisses, Por-

tugais, Allemands, Italiens, Espagnols, Mexicains, Ecos-sais, Chinois — attirés dans cette cité par la fascination des mines d'argent. Stevenson soutient un travail acharné, aussi ne va-t-il chez Simoneau qu'une fois par jour — question d'économie aussi.

Il avance de front quatre œuvres principales : « l'Emigrant Amateur », « Le pavillon sur les Falaises », « Catriona », « Prince Otton » sans compter de brèves nouvelles et des essais et une épisodique collaboration avec la Presse locale. Ce n'est donc pas sans motif que ses amis le nomment déjà « l'Infatigable écrivain » !

Une santé défaillante modère à peine cette inlassable activité. Bientôt il doit s'aliter, le D^r Heintz lui déclare qu'il a une pleurésie et qu'il lui faut prendre quelques mois de repos.

Les alternatives de mieux et de pire se succèdent. Malgré cela le patient conserve sa souriante gaieté. Il est bien décidé à ne jamais se laisser abattre et surtout à ne point cesser son travail. A la porte de la mort il continue d'écrire ; il a simplement pris la précaution de rédiger une épitaphe en vers pour sa propre tombe.



Quelques mois plus tard, Janvier 1880, à San Francisco, 608 Bush Street, un pauvre logis d'ouvrier. L'homme est assis sur le plancher près du poêle qui ronfle. Il écrit appuyé sur ses genoux. De temps en temps il se lève, fait quelques pas dans la chambre, puis se remet au travail. Midi passe. Deux heures l'homme descend

dans la rue, marche du pas rapide de ses longues jambes, le dos un peu voûté, la mine hâve. Est-il malade ou meurt-il de faim ? Un peu l'un et l'autre, il entre au café : 2 sandwiches, un verre de bière : coût 25 cents. Cela sera tout pour aujourd'hui. Pourquoi donc s'attarde-t-il ? Il s'est mis à causer et à rire avec le garçon. C'est que voilà quatre jours qu'il n'a adressé la parole à personne ! Trois heures. Il regagne son galetas. Une fenêtre s'ouvre là-haut. C'est lui : il joue de la flûte avec douceur comme si le souffle allait lui manquer. Il s'est arrêté, vous l'avez entendu rire tout seul, après que s'est tue sa triste mélodie. Et tout à coup voici qu'il reprend d'un entrain endiablé une chanson espagnole qu'il scande avec le pied.

Serait-ce un fou ?

Mais non c'est un poète, un écrivain écossais, un nommé Stevenson qui vit dans la pauvreté et le dénue-
ment..



Fanny est au chevet du malade. Consomption, épuisement dûs aux excès de travail, aux privations, aux imprudences de toutes sortes. Le docteur Willey est très inquiet. Stevenson se croit revenu aux terribles nuits d'angoisse de son enfance ; il sent qu'il va mourir, pourtant il conserve sa fermeté, console ceux qui l'entourent et le soignent avec un tel dévouement. Il a même le courage d'écrire à ses amis, de leur envoyer ses adieux « du rivage de Charon ». Mais il ne cesse d'évoquer le

doux pays de ses aïeux, la vieille maison d'Edimbourg qu'il donnerait tout pour revoir ; Il pense à ses vieux parents qu'il aime et pour lesquels il a été si cruel, à Cummie qui a bercé son enfance et plus d'une fois l'a arraché à l'étreinte de la mort.

Il ne faut pas que tous ces efforts aient été vains.

Qu'il vive ! Qu'il retourne là-bas !

L'espoir renaît. Depuis plusieurs jours l'amélioration est certaine. Encore quelques semaines et il est convalescent.

Au mois de mai il apprend que ses parents lui ont envoyé une somme d'argent d'ailleurs perdue en route. Mais qu'importe ? Il ressent une grande joie de ce geste annonciateur du pardon. Bientôt des nouvelles précises l'atteignent. Son père lui constitue une pension annuelle de 250 livres et lui promet, ainsi qu'à la jeune femme, un bon accueil dans la maison familiale.

Le 19 Mai 1880 le Rév. Scott prononce dans l'intimité le mariage de Fanny Van de Grift et de R.L. Stevenson.

Le jour même ils partent se reposer dans la montagne. Il faut que Stevenson complète sa convalescence avant d'affronter les fatigues d'un voyage en Europe. Ils sont accompagnés par Lloyd Osbourne, le jeune fils de Fanny qui habitera presque toujours avec eux et plus tard les suivra à Samoa.

A New-York le 7 Août, un an jour pour jour que Stevenson a quitté la Clyde sur un navire d'émigrants, ils s'embarquent tous trois pour l'Angleterre. Le 17, sur le quai de Liverpool, parmi la foule de ceux qui atten-

dent les voyageurs, le poète reconnaît son père, sa mère et son meilleur ami Sidney Colvin.



Trois mois plus tard, Davos, une vallée creuse, des pics enneigés, l'aveuglante lumière, l'air froid et clair qui donne des ailes à l'esprit, cependant qu'une langueur inconnue, le matin, retient au lit le dormeur. Quelle éprouvante besogne que de résider sur les Alpes ! Cependant Stevenson y est venu plein d'espoir, sur l'ordre de ses médecins. Ici le D^r Karl Ruedi parle de son cas avec confiance, certes il lui promet la guérison. Mais il lui faudra revenir plusieurs fois, au moins deux hivers ; la mauvaise saison en Ecosse lui serait si funeste.

C'est pour le poète un réel chagrin que d'être à nouveau éloigné de son pays natal, de ses « highlands » arides où croît la bruyère sauvage, cette contrée qu'il aime tant et dont il perçoit le charme pénétrant depuis qu'il a voyagé de par le monde.

Il y pense sans cesse et pour vivre en pensée dans son paradis perdu, il médite d'écrire une histoire de l'Ecosse. La montagne lui pèse, il ne peut s'habituer à ce paysage sans horizon. Marcher, à quoi bon ! Puisqu'il ne saurait nulle part découvrir la plaine de la mer ! En vérité ce sont des trapes ces vallées étroites et froides ; le soleil lui-même les évite, les laisse dans l'ombre, tandis qu'il revêt d'une splendeur magique les pics lointains et inaccessibles, si proches qu'on croirait pouvoir les toucher du doigt !

Tout de même il faut convenir que ces montagnes ont leur beauté : le Poète apprécie l'extraordinaire silence qui règne lorsque la neige est venue, silence qui vibre seulement au son des clochettes agitées quand les traîneaux passent. Il s'étonne de son pas élastique et mat alors qu'il marche dans le bois des sapins immobiles où scintillent des myriades de gemmes cristallines — forêt d'arbres de Noël au pays des Fées.

Lorsque la nuit tombe, bleue, sur la neige immaculée que les étoiles brillent si proches au-dessus de la tête, que les lumières de la vallée semblent si lointaines, quelle ivresse saisit l'homme crispé au tobogan qui file d'une allure vertigineuse sur la piste solitaire !

Retrouver au chalet la douceur du foyer, Fanny qui attend inquiète, tandis que son fils le général Osbourne tire son beau-père par la manche et lui montre les innombrables soldats de plomb parés pour la grande bataille. Stevenson ne peut résister à la joie de se jeter à corps perdu dans la lutte, d'échanger des coups de canon avec son adversaire, de lui ravir des prisonniers, de l'acculer à la défaite, de le réduire à une paix désastreuse.

La Presse locale — je veux dire la minuscule imprimerie de Lloyd — publiera le compte rendu des opérations militaires.

On se demande vraiment quel est le plus enfant des deux, de l'homme de trente ans ou du gamin de douze.

Ne vous étonnez pas après cela si le sommeil n'est pas bon au chalet, si la nuit est hantée de cauchemars guerriers et si une incessante activité ne cesse d'exciter l'imagination des deux enfants.



Voici le printemps après quelques mois passés en France, à Barbizon, à Paris, à Saint-Germain ; ils regagnent l'Angleterre, puis l'Ecosse.

C'est pendant l'été, à Braemar, que Stevenson compose les dix premiers chapitres de « L'Ile au Trésor ». A leur lecture c'est Lloyd, le bambin, et Thomas Stevenson, âgé de 64 ans, qui sont les plus enthousiastes. Leur agitation est sans bornes quand ils savent la félonie du maître-coq, le sinistre béquillard, et la dangereuse position de Jim dans son tonneau de pommes. En Octobre Stevenson retourne en Suisse, c'est là qu'il termine en quelques semaines la rédaction de la merveilleuse histoire. La publication commence aussitôt, par feuillets, dans une revue « Young Folks » et ne soulève que critiques et sarcasmes.

Cependant le Capitaine Georges North—alias R.L.S.—a conscience d'avoir écrit un de ses meilleurs ouvrages.

Ce n'est que deux ans plus tard, lors de la parution sous forme de livre, que le grand public en appréciera les beautés. Grands et petits voudront l'avoir lu, l'homme grave lui-même se sentira charmé ! Mr. Gladstone, dit-on, y jettera les yeux un soir et ne quittera son bureau cette nuit-là que fort tard, ayant suivi jusqu'à la dernière page les aventures de Jim.



Septembre 1882. Malgré une récente rechute avec hémoptysie, malgré l'hémorragie de l'été dernier le

Docteur Clark consulté se montre rassurant mais conseille l'habitation en France sur la côte d'Azur. Stevenson est soulagé de ne plus avoir à retourner à Davos d'autant plus que Fanny ne supporte pas l'altitude et qu'il n'envisage pas de s'éloigner d'elle.

Ils partent donc encore une fois pour l'exil, heureux puisqu'ils sont ensemble.

Pour éviter une fatigue à sa femme Stevenson est allé seul à Montpellier, cherchant dans les environs un lieu d'agréable villégiature. Et voici que la maladie s'abat sur lui brutalement. Encore une hémoptysie ; rester au lit, garder le silence, ne pas bouger. Cela n'empêche pas d'écrire et il profite de cette activité permise. Cette rechute n'est qu'une alerte d'ailleurs, il rassure sa femme, il se sent bien, il a un médecin charmant, le D'Caisso, dont le plaisant accent méridional le remplit de gaieté et éveille en lui l'esprit malicieux du collégien :

Silence et repos

Dit M. Caisso

Je dors sur mon dos

Triste comme un pot.

(Lettre à Fanny Octobre 1882)

*
**

Six mois plus tard après un séjour infructueux aux environs de Marseille, où il fut malade d'une manière presque continue, Stevenson est fixé à Hyères, une villa charmante, au-dessus de la ville, « le Châlet la Soli-

tude », une maison de poupée, un jardin de conte de fée, si petit, mais si plein de fleurs et de parfums ! Autour la campagne merveilleuse et solitaire, qui sous l'éclat lunaire vibre des mille « flutes du silence ».

Vous dire s'il est heureux, dans ce paysage paradisiaque, tandis que le parfum des mimosas et des aloès monte vers lui et que la femme bien-aimée est à son côté ? Comment ne le serait-il pas ?

Il a repris en main le manuscrit commencé de « Prince Otton » auquel il n'avait plus travaillé depuis Monterey, quatre ans déjà, pense-t-il. Ah ! s'il avait seulement un peu plus de santé comme le travail avancerait vite, comme la vie serait merveilleuse ! Mais quoi ! Il a failli mourir plus d'une fois et il est encore là bien vivant — Loué soit le seigneur ! — assis dans un jardin de fleurs au milieu des roses épanouies. D'un côté il contemple la colline couronnée de ruines féodales (c'est là que la comtesse Rosen quittera le Prince Otton), de l'autre la mer où sont couchés les Iles d'Hyères, la mer si près de lui, les voiles posées sur l'eau comme des papillons immobiles...



C'est la nuit. La nuit provençale transparente et Claire. Stevenson ne peut dormir, il s'agite, il se retourne, il est fiévreux, son pouls bat si vite, sans doute s'est-il trop fatigué aujourd'hui à jouer à cache-cache avec Lloyd, une toux sèche et insistante le secoue par moments. Il s'assoit sur son lit, essaie de respirer tranquillement. Mais voici sur sa langue la saveur salée, aga-

çante, qu'il connaît bien, la sensation de soif. Plus de doute c'est du sang. Il agite la cloche placée sur la table de nuit, son fracas emplit la chambre, se répercute sur le coteau... Fanny est montée aussitôt angoissée. Voyant le mouchoir sanglant elle sait ce qu'il faut faire. Elle prend le flacon d'ergotine et tente de compter les gouttes dans un verre. Sa main tremble si fort qu'elle n'y peut parvenir. Le malade très calme prend le flacon et le verre et verse tranquillement les gouttes. Il ne dit rien car il sait qu'il ne doit pas parler, mais il a pris le crayon et le papier à côté de lui, il écrit un instant puis il tend le billet à Fanny : « Ce n'est rien, chérie, ne t'inquiète pas ; je me sens très bien ».

A Nice, Janvier 1884. Il est malade encore, « rien de grave » disent les médecins. A son chevet avec Fanny deux amis très chers Henley et Charles Baxter venus d'Angleterre pour quelques jours entretiennent la gaieté et la vaillance auprès de lui. Les jours passent. L'état est stationnaire. Les amis s'en retournent sans inquiétude. Mais voilà que la situation s'aggrave : congestion pulmonaire et rénale sérieuse. Les docteurs sont inquiets, très inquiets ; situation presque sans espoir, le D^r Wakefield insiste pour que la famille soit mandée. Robert Alain Stevenson arrive aussitôt, il veille son ami agonisant. Les jours et les nuits se succèdent sans changement. Et puis peu à peu le danger s'éloigne. Le patient est sauvé mais la convalescence sera longue, pénible. Son médecin

appelé de Londres déclare que de minutieuses précautions sont nécessaires : éviter toute fatigue, pas trop manger, pas trop boire, pas trop travailler, pas trop rire, parler peu, marcher juste l'indispensable... Hum ! Régime guère approprié au tempéramment du malade !

*
**

Cependant revenu à la « Solitude » il reprend son travail avec la même activité qu'autrefois, Les journées passées au lit ne se comptent plus. C'est dans ces conditions, au milieu des souffrances provoquées par une sciastique, entre deux hémorragies que Stevenson termine une de ses œuvres les plus curieuses : « Le roman du Prince Otton ».

Bien souvent maintenant, la nuit comme le jour, l'homme qui passe sur la route entend tinter la cloche d'alarme par laquelle le malade appelle à son chevet la femme bien-aimée, son ange gardien.

Améliorations et rechutes, malaises de toutes sortes, souffrances et tracas, se succèdent inexorablement. Contre l'emprise de la maladie et de la mort la lutte devient chaque jour plus difficile.

Alors à quoi bon rester ici dans cet exil fleuri, autant vaudrait retourner en Angleterre, y finir ses jours parmi ses amis, entre son vieux père et sa mère.



OURNEMOUTH. Avril 85.

Sa maison « Skerryvore ». Quelle joie de voir le petit jardin verdoyant, le lierre qui encadre les bow-windows et les promesses de fleurs des rosiers grimpants. Au loin :

*Le long bois de sapins se tord jusqu'au rivage
L'étroit bois de sapins, de lauriers et de pins
Avec la ville autour déguisée en village
Châlets éparpillés rouges dans le feuillage..*

La salle-à-manger est si intime, si agréable avec sa grande cheminée où pétillent les bûches par les soirées encore fraîches. Son bureau, ses livres ; aux murs, des toiles, des dessins, des photographies du sculpteur Rodin.

Quel bonheur. Ses amis viennent le voir ; parfois, ils restent plusieurs jours, car il aime à les retenir.

Son activité est plus vivace que jamais. « Prince Otton » vient de paraître, ainsi que « A Child's Garden of Verses » ; il entreprend la biographie de F. Jenkin, commence « Kidnapped », écrit son article « Style », met la dernière main à une seconde série d'Arabian Nights ».

Il mène ce labeur écrasant malgré une santé plus que précaire. Parfois, l'ami qui vient de Londres trouve la porte fermée, et s'il est introduit dans la chambre du patient, c'est pour une courte visite silencieuse.

Le médecin de Bournemouth est devenu un habitué de la maison ; être appelé dans les moments d'angoisses, la nuit, le soir, le matin ; être celui qui rassure et qui apaise ; être celui qui adoucit les craintes de l'entourage. cela crée des liens, n'est-ce pas ? Aussi, n'est-il pas étonnant que le D^r Scott soit convié également, aux jours de santé et d'allégresse, à s'asseoir à la table des amis et à partager le bonheur comme il a pris sa part de la souffrance.



Il y a quelques jours, Stevenson a eu une grave hémorragie, il est astreint au repos absolu, au silence. « Et surtout, pas d'émotion ». Une nuit, s'élèvent des cris d'épouvante ; sa femme pense qu'il est en proie à un pénible cauchemar et l'éveille. Il vient de voir plusieurs scènes d'un épouvantable drame de dédoublement se dérouler devant lui ; tous les détails lui sont encore présents à l'esprit. Cette main insensible qui est là, posée sur le drap, est-elle la sienne ou celle d'un double affreux de lui-même ? d'un autre homme qui se serait glissé dans son corps. ?

Il se met à écrire aussitôt, les feuillets s'accumulent rapidement. Trois jours plus tard, il descend dans la salle à manger où se tiennent Lloyd et sa mère. Il lit à haute voix le manuscrit encore inachevé, puis regagne

précipitamment sont lit. Quelques minutes après sa femme lui remet sa critique par écrit, comme elle avait l'habitude de le faire.... puis le laisse travailler. Dans la soirée, la cloche résonne soudain. Fanny monte aussitôt croyant à un malaise : rien de grave, un peu de fièvre, comme tous les soirs. Mais le malade lui désigne du doigt un tas de cendres, ce qui reste de son manuscrit. Cet autodafé est le résultat des justes critiques de sa femme. L'écrivain a déjà repris la plume ; mais cette-fois-ci, il met en valeur d'une façon plus poignante la dualité dramatique du D^r Jekyll. Trois jours après, le nouveau manuscrit est terminé et lecture en est faite. L'effet sur les auditeurs est saisissant, la critique lui reproche l'artifice un peu trop grossier de la poudre magique qui déclanche l'apparition de M. Hyde, le double du D^r Jekyll. Sur ce point, Stevenson ne peut céder, il était présent à cette scène, la nuit du cauchemar, et il a été lui-même trop impressionné pour supprimer volontairement ces détails horribles.

Encore quelques mois de travail pour parachever le manuscrit, ciseler les phrases, épurer le style de toute négligence, en faire une œuvre solide, et il est livré aux presses de Messieurs Longmans. « L'Etrange Cas du D^r Jekyll et de M. Hyde » paraît en librairie au début de 86.

En six mois, quarante mille volumes sont enlevés. chiffre énorme pour l'époque. Lors du succès de « L'Ile au Trésor » six mille exemplaires à peine avaient été vendus. Cette fois-ci c'est un succès prodigieux ; c'est la gloire, la renommée mondiale ; le petit livre est imprimé

en Amérique où sa vente dépasse deux cent mille unités. Il est traduit dans plusieurs langues, discuté dans toutes les revues littéraires. On en parle partout. Stevenson est le héros du jour.

**

Mais le héros du jour reste confiné chez lui ; la santé est déplorable, il ne peut que rarement s'aventurer dehors et passe ses jours à travailler.

— « Je ne peux pas mourir, palsambleu, écrit-il à son ami W. Low, et je ne pourrais pas me tenir sur mes jambes quand ce serait pour un empire. Je suis une maladie chronique ; et mon travail avance en boitillant, entre mon lit et mon bureau, entre la fiole pharmaceutique et les ventouses. Eh ! bien, j'aime ma vie quand même ; mais je ne l'en aimerais pas moins si je pouvais bavarder un peu avec vous bien que maintenant l'aiguille des minutes me compte mes paroles comme le compte-gouttes mesure le poison ... »

Pendant les périodes d'amélioration et de santé relative, il fait quelques brèves incursions à Londres pour y voir ses amis ; une fois même, en 1886, jusqu'à Paris. C'est au retour de ce court voyage qu'il tombe malade dans la maison de Colvin et doit attendre plusieurs semaines une convalescence précaire qui lui permettra de regagner « Skerryvore ».

Au printemps 1887 ses parents sont venus en villégiature à Bournemouth. Mais la santé de son père donne à Stevenson de vives inquiétudes. Bientôt le vieillard exprime le désir de retourner à Edimbourg. Quelques

semaines plus tard le romancier y part à son tour, il arrive dans la vieille cité de son enfance pour y trouver son père mourant et déjà incapable de le reconnaître.

*
**

Les émotions, la fatigue ont tôt fait de provoquer une altération dans la santé du romancier ; une hémorragie vient aggraver la situation. Les médecins se découragent, plus peut-être que le patient, devant ces attaques répétées du mal qu'aucune précaution, qu'aucun régime ne parvient à enrayer. Ils suggèrent un changement de climat complet, pour un an au moins. L'enverront-ils chercher l'espoir dans quelque station alpine ? Non, ils pensent plutôt à l'un de ces villages de cures récemment organisés en Amérique et dont on parle comme de l'ultime ressource dans ces cas. Après consultation, avis, le départ est enfin décidé. Ils iront passer l'hiver dans les monts Adirondacks. Sa mère que rien ne retient en Angleterre se joindra à eux.

Le 20 Août 1887, Stevenson quitte Bournemouth. Il ferme derrière lui la porte de « Skerryvore ». Il a vécu plus de deux ans dans sa maison, y a connu des jours de réussite et de bonheur, des jours de maladie et d'angoisse. Avec ces souvenirs, c'est un peu de lui-même qu'il abandonne tandis qu'il s'en va pour un lointain exil à la conquête d'une santé incertaine et fugitive.

Le lendemain, le « Ludgate Hill » quitte les eaux anglaises. La sirène fait vibrer l'air et trembler le navire. Les dernières amarres sont lâchées. Les câbles des remor-

queurs se tendent, le gros steamer commence à dériver doucement. Sur le quai qui s'éloigne, Colvin se tient debout, immobile, l'angoisse au cœur, car un obscur pressentiment lui dit qu'il voit son ami pour la dernière fois. Il voudrait tendre les bras vers lui mais déjà le poète n'est plus qu'une forme indécise le long du bastingage.

Les blanches falaises de la côte anglaise se sont effacées dans la mer brumeuse. Stevenson gagne sa cabine.



A New-York, l'arrivée du « Ludgate Hill » est attendue par les journalistes, les reporters, les représentants des grands éditeurs. Tous veulent avoir vu le romancier avoir recueilli ses premières paroles. Les revues littéraires, les journaux, lui font des offres considérables, (jusqu'à près de 6.000 francs pour un seul article). Stevenson est étonné de cette popularité inattendue et il se souvient que huit ans auparavant un jeune homme pauvre et inconnu débarquait d'un navire d'émigrants. Personne n'était là pour le recevoir, pas une main amie ne se tendait vers lui, il partait seul vers un exil plein d'épreuves. Aujourd'hui, il sourit à ce renversement de la fortune mais ne se laisse pas éblouir, car il sait de quels labeurs solitaires, de combien d'années d'efforts et de travail, se paie la faveur de la foule.



C'est l'hiver. A Saranac, sur la frontière canadienne, les sapins sont immobiles sous leur parure éclatante.

Un homme passe, longue veste de buffle, bonnet d'astrakan, gants de fourrure, hautes bottes indiennes : il marche d'un pas souple et allongé et vous entendez ses semelles crisser sur la neige durcie. Il monte la colline roide. De temps en temps, il s'arrête et jette un regard sur le lac où glissent des patineurs. La buée de son souffle l'entoure comme une fumée. Il reprend son ascension. Voici sa maison, il secoue ses bottes avant d'entrer dans la vérandah. Il siffle et les notes se détachent et roulent sur la pente accueillante du silence blanc, la mélodie est une des « variations faciles » de Beethoven ; aussitôt arrive un boy qui le débarrasse de ses épaisses fourrures. Comment, si mince, ce grand gaillard ! La porte se referme.

Petite maison à flanc de colline, couronnée de quatre cheminées qui fument sans arrêt, vous abritez l'heureux Stevenson et les siens, sa mère, sa femme, son beau-fils. A l'intérieur, les poêles ronflent avec un bruit sourd, la plaque du fourneau est rouge, et Valentine, la servante fidèle, qui depuis sept ans a suivi partout ses maîtres, s'affaire en préparatifs culinaires.

O douceur du foyer, quand par les soirs clairs et froids vous entendez au dehors les détonations de la glace sur la rivière.

**

Sans doute, le D^r Trudeau vient-il parfois dans la maison sur la colline ; mais il y vient surtout en curieux, pour connaître Stevenson, dont il a lu les œuvres. Il est appelé parfois pour soigner l'une des dames de la

famille. Quant à l'écrivain, il a peu affaire au médecin, il se porte bien, sa santé n'a pas été aussi bonne depuis bien des années. Il supporte admirablement le froid excessif du pays. Il marche longuement dans la neige, il patine sur le lac ; le renouveau d'activité lui est une stimulation pour son travail littéraire ; plusieurs ouvrages sont commencés, des articles s'achèvent, les idées affluent pour les œuvres nouvelles, la poésie de l'hiver chante en lui :

*Par les jours rigoureux,
Quand le chemin est dur comme l'acier,
Et que le rouge-gorge y cherche en vain
Des senelles et des églantines,
Vois, sur mes vitres les fleurs brillantes
Que le crayon d'argent de l'hiver dessine.*

*Quand la colline neigeuse
Et les bois dénudés sont silencieux,
Quand la bécasse est muette dans les marais glacés,
Et tout l'enclos du jardin figé dans sa boue,
Vois dans l'âtre, le rire des bûches qui flambent,
Vois, plus belles que les roses, les chaudes fleurs du
[feu. (*).]*

Le soir, la famille discute les projets pour la belle saison. Fanny propose un séjour en Californie où elle retrouverait des amis de jadis, Stevenson et Lloyd épris

(*) « Winter » écrit à Saranac Lake in « Underwoods » (Songs of Travel). Traduction française par Mlle A. Jacquin.

des aventures de la mer, suggèrent l'achat d'un yacht et une longue croisière dans l'Atlantique.

Le printemps est venu, la famille séjourne aux environs de New-York. Fanny est partie à San Francisco ; on attendra son retour pour décider la fameuse croisière.

Un télégramme apprend à Stevenson qu'il y a là-bas un yacht de soixante-dix tonneaux à louer pour une croisière dans le Pacifique.

L'enthousiasme fait suite à la surprise. Les rêves de l'enfance à portée de la main ! Sans doute, la location est onéreuse (près de 200.000 francs) mais pour voir les îles merveilleuses, pour vivre sept mois sur le « Casco » aucun prix n'est trop élevé.

A l'aurore du 28 Juin 1888, étincelant sous ses toiles blanches, le voilier délicat, effilé comme un oiseau de mer, s'élance, franchit la « Porte d'Or » et coupe sans effort l'eau pesante du Pacifique.

Le long sillage droit se perd vers San Francisco. Le front du Tamalpais reflète la splendeur du soleil levant.

Déjà, la pomme du grand mât et les voiles hautes apparaissent inclinées dans l'extase de la lumière matinale.

*
**

Un mois plus tard. — Tout le monde est sur le pont. Chacun écarquille les yeux, fouille les ténèbres, cherchant la terre.

Les îles hautes sortent doucement de la nuit. Les sommets des pics s'effacent dans les nuages, au pied de la muraille rocheuse le liseré de l'écume brille comme de

la neige. Le tonnerre du ressac gronde, de plus en plus distinct à mesure que la côte approche. Le « Casco » longe la falaise. Voici la faille attendue, l'entrée du hâvre. La brise légère, expirante, qui gonfle les voiles, fait glisser dans la baie d'Anaho le grand oiseau blanc silencieux aux ailes éployées.

« L'ancre plongea. Ce fut un petit bruit, un grand évènement » (*).



LES cocotiers indolents se penchent sur le miroir de la baie. La végétation exubérante s'accroche aux crevasses des falaises comme les nids d'oiseaux aux ruines escarpées. Le climat est d'une extrême douceur, les nuits sont chaudes, étoilées, silencieuses, hors la chanson assourdie du ressac ou le grincement d'une poulie dans la mâture. Le poète se sent heureux, enveloppé par l'atmosphère enchantée de l'île et de la mer. Le rythme de l'Océan berce son sommeil et accompagne ses heures de travail. Il songe à ce qu'il était, l'an dernier, malade sans espoir, ne pouvant plus même franchir le seuil de sa maison, vivant la moitié des jours étendu dans son lit et contraint au silence ! Comme il a bien fait d'écouter l'avis des médecins, de partir en Amérique et de venir ici. C'est cela qui l'a sauvé.

(*) In the South Seas. Les Marquises. R. L. Stevenson.

Le sentiment de la fragilité passée augmente la joie qu'il éprouve de cette vie mouvementée aux aventures multiples.

Avec Lloyd et Fanny, il parcourt cette île merveilleuse, visite les lieux où il y a quelques années, se perpétuaient les festins cannibales. Il imagine, à l'ombre des arbres séculaires, les corbeilles fumantes circulant parmi les convives, il entend les clameurs sauvages, les cris de délire et de triomphe de la sanguinaire assemblée. Curieux d'histoire et de pittoresque, il interroge les plus vieux ou les plus savants, il se fait conter les guerres et les légendes, il assiste aux fêtes indigènes, aux danses et aux chants.

Vaekehu est reçue sur le yacht. Avec une délicatesse de grande dame, la reine tatouée témoigne sa sympathie aux voyageurs. Le prince Stanilao, plein d'amitié pour Stevenson, l'engage à se fixer dans l'île. C'est avec regret qu'il voit le « Casco » s'élancer à nouveau vers l'Océan.

*
**

En route vers Tahiti, il vogue dans les eaux de l'Archipel Dangereux. Les étoiles rapprochées scintillent, la nuit est chaude. Il y a à peine de brise. Le poète accoudé à la lisse, se souvient des nuits d'été de Colinton et des rêves de jadis. L'explosion du ressac sur les îles basses et les brisants s'entend tantôt à babord, tantôt à tribord. Le Capitaine Otis est sur le pont et scrute la nuit. Tout à coup, à moins d'une encablure, on voit la mousse blanche sur les récifs. La brise est tombée, le courant porte.....

L'équipage alerté dégage les embarcations de sauvetage. Le Vaisseau d'Argent va-t-il s'éventrer et se perdre par cette nuit paradisiaque, va-t-il s'engloutir dans la mer calme où clapotent toutes les étoiles des cieux ?

Soudain un souffle solitaire, égaré vient rafraîchir les visages tendus, les voiles se gonflent ; l'homme de la roue annonce d'une voix claire que le navire gouverne.



Stevenson est malade : un coup de froid, il tousse, il a la fièvre. Les mauvais jours vont-ils revenir ? Après des mois d'acalmie, quelle désillusion !

On touche terre ; mais l'endroit est malsain, infesté de moustiques qui harcèlent sans cesse le patient. Le « Casco » a une avarie et ne peut reprendre la mer aussitôt. On prend alors le parti d'emmener le malade à Tautira, par l'intérieur. Tantôt en palanquin, tantôt à cheval, le triste convoi chemine péniblement sur la piste mal tracée, coupée de nombreux cours d'eau qu'il faut passer à gué. Le malade sent douloureusement tous les chocs de la route. Sa fatigue est extrême mais il ne se plaint pas. Au village, on loue une case et Louis, exténué, peut enfin reposer. Fanny et Lloyd le soignent tendrement, l'installent de leur mieux sur une couche sommaire ; pour le soutenir, ils lui donnent de la coca. La nuit est mauvaise, les points de côté, la toux l'empêchent de dormir. Au matin, la fièvre n'est pas tombée, il respire difficilement, il est prostré. Fanny est inquiète. Ils sont tellement isolés, tellement loin de tout secours.

Cependant, la nouvelle s'est vite répandue dans l'île, qu'un blanc dangereusement malade gît dans une pauvre case de Tautira. Aussi, vers le milieu du jour, une princesse tahitienne, la charmante Moë, se rend à la pauvre case. Elle apporte le réconfort moral de sa bonté, de son sourire, elle offre l'hospitalité du chef du village. Sur son ordre, Ori les recevra dans sa maison. Ils acceptent avec joie cette offre gracieuse. La confiance renaît. Les jours passent, les symptômes alarmants disparaissent peu à peu, et la convalescence est rapide et complète. La famille Stevenson reste l'invitée du Chef ; une estime réciproque les unit ; une grande amitié naît entre Louis et Ori. Ils échangent leurs noms, à la mode polynésienne, ce qui est une insigne marque d'amour.

Plusieurs mois s'écoulent dans cet éden. Depuis longtemps, les provisions de la famille sont épuisées, l'argent dépensé. Ils sont maintenant entièrement à la charge d'Ori, se nourrissant à la mode indigène : taro, poisson, lait de noix de coco, porc grillé.

Mais voici le « Casco » revenu ! Quitter l'aimable chef après une si longue et si agréable intimité, quelle douloureuse séparation !

Stevenson est si ému, que les larmes roulent sur ses joues maigres tandis qu'il étreint pour la dernière fois son ami. Il promet de revenir, mais le vieux chef, qui a l'expérience des hommes sait bien que c'est « adieu » qu'il faut dire. Quand le « Vaisseau d'Argent » s'élance vers Honolulu, Ori court le long de la grève, agite ses mains en signe d'adieu et, le cœur brisé, regarde, en

pleurant, le navire qui s'éloigne et disparaît peu à peu derrière l'horizon.

Debout tout au bord de la vague, Ori scrute encore la mer vide comme s'il allait tout à coup s'élancer, courir sur l'océan pour rejoindre la voile blanche qui emporte à tout jamais son frère bien-aimé.

*
**

A Honolulu, la mère de l'écrivain est repartie pour l'Angleterre, partageant jusqu'à San Francisco le sort du « Navire d'Argent ». Stevenson séjourne là six mois. Il déploie une activité prodigieuse, travaillant sans cesse, mettant en ordre ses notes de voyage, composant ses « lettres sur les mers du Sud », envoyant des articles aux magazines américains, finissant deux romans écossais, « Le Maître de Ballantrae » et « Les Aventures de David Balfour ». Fanny est toujours près de lui, écartant les importuns, l'assistant dans son labeur, lui présentant ses critiques et ses suggestions ; elle est aussi la garde-malade qui le veille dans les moments d'angoisse et lui adoucit les misères d'une santé défaillante.

Ils font des projets pour aller passer l'été en Angleterre, mais Stevenson, sollicité par son inlassable curiosité, voudrait, avant de regagner l'Europe, avoir visité les Iles Gilberts, les Marshall et Samoa dont on parle tant en raison de la guerre récente.

Au mois de Mai, il fait un court séjour à Molokaï, la colonie des lépreux. Il est profondément impressionné par l'horreur de la maladie, émerveillé aussi du dévoue-

ment des sœurs qui parviennent à rendre supportable la vie des malheureux. Le Père Damien vient de mourir mais son œuvre magnifique se poursuit, sa vie de courage et d'abnégation n'a pas été vaine. Quelques années plus tard, quand un pasteur d'Honolulu osera attaquer la mémoire du martyr, Stevenson, moribond dans un lit d'hôtel à Sydney, prendra la plume avec enthousiasme, et avec quelle violence ne flétrira-t-il pas les calomnies du Rev. Hyde !

*
**

Le 24 Juin, Stevenson, Fanny et Lloyd, sont à bord du schooner « Equator ». Tous les bagages pour une longue expédition ont été embarqués. Le Chinois Ah Fu est attaché à la famille en qualité de maître-coq et garçon de cabine. Tout est paré. Le Capitaine Reid va commander l'appareillage. A ce moment, survient au grand galop de ses attelages le Roi Kalakaua, venu saluer le départ du grand voyageur. Le champagne pétille dans les coupes. Les musiciens étirent leurs accordéons, pincient avec ardeur les cordes des guitares....

« L'Equator » s'éloigne doucement. Sur le wharf, le Roi s'agite et chante, tandis que l'orchestre joue les airs de l'adieu qui s'envolent sur la mer.

*
**

Trois mois plus tard. Apemama. Archipel des Gilberts. Après minutieux examen, le méfiant Tembinok, « le Napoléon du groupe » a autorisé Stevenson et sa

famille à débarquer ici et à y séjourner. Il leur prête quatre cases qu'on a transportées à l'emplacement choisi, à l'ombre des cocotiers. Il a « tapué » la place à cent pas à la ronde et malheur à qui oserait franchir le cercle interdit ! L'infailible Winchester royale ferait justice à l'imprudent qui troublerait le repos des voyageurs.

Le « tyran » est la grande curiosité de l'endroit : despote barbare et tout-puissant, fervent collectionneur — ses magasins sont un bazar d'objets hétéroclites achetés à prix d'or, — il est en outre un esprit éclectique et curieux de savoir, il est artiste, poète, musicien, historien, et généalogiste. Il consigne lui-même pompeusement chaque jour l'histoire de son règne dans un grand livre... O vanité ! Tembinok est seul homme dans son palais, il règne — et avec quel doigté — au milieu de « ses femmes », autant de ministres, soumises et fidèles aux intérêts de la couronne. Le reste de la population est tenu en respect par la justice expéditive du roi. Celui-ci d'ailleurs est le seul commerçant du royaume, le détenteur de tous les monopoles — une raison de plus pour être dans ses bonnes grâces. Aux jours de prospérité. Tembinok avait une pêcherie de perles et faisait le cabotage pour son propre compte. Il faut lire, d'ailleurs, les pages pittoresques consacrées par l'auteur des « Mers du Sud » à cette étrange figure.

Hors du palais, rien de plus monotone que l'île — une île basse ; les jours s'étirent lentement. Le miroir immobile du lagoon reflète un ciel morne et bleu. La grande voix de l'Océan s'élève de tous côtés.

Mais les nuits sont merveilleuses, fraîches, étoilées, vibrantes, le lagoon scintille de mille feux. Toute la poésie des tropiques passe comme un souffle embaumé sur la terre submergée par le vent du large.

*J'entendais la pulsation de la mer palpiter au loin
Tout le long de la nuit ; je l'entendais monter à l'assaut
[du rivage,
J'entendais le vent hurler en rafales et tordre les palmes
[tumultueuses
Je me levai et marchai sur la grève. L'île n'était que
[sables étincelants
Panaches ondoyants et ombres mouvantes des palmes ;
Le ciel n'était que lune et vent..... (*)*

**

Le 7 Décembre 1889, après un voyage mouvementé, au cours duquel plusieurs voiles ont été perdues dans un ouragan, le schooner « Equator » arrive en vue des hauteurs de Samoa. Stevenson et sa famille débarquent dans l'île d'Upolu, au port d'Âpia.

Leur premier soin est de louer un châlet aux environs

(*) « Songs of Travel », xxxvii, écrit à Apemama (Iles Gilberts). Traduction française Mlle A. Jacquin. Le texte porte :

*« I heard the pulse of the besieging sea
Throb far away all night. I heard the wind
Fly crying and convulse tumultuous palms
I rose and strolled. The isle was all bright sand,
And flailing fans and shadows of the palm ;
The heaven all moon and wind..... »*

de la ville et de s'y installer. Stevenson travaille sans relâche à son ouvrage sur les mers du Sud.

Samoa est une résidence bien intéressante pour un historien. La récente guerre y a laissé des traces nombreuses, la pacification est incomplète, les passions politiques bouillonnent dans la petite colonie. Les grandes puissances sont aux aguets et excitent les luttes des indigènes. Amérique, Angleterre, Allemagne, se partagent une sorte de protectorat provisoire et sans autorité. Les partisans du populaire Mataafa, ceux de Malietoa Laupepa, soutenu par l'Allemagne, se déchirent entre eux. Le mécontentement est général. Stevenson arrive au moment critique pour saisir les phases de la transformation. Il se met aussitôt à recueillir des documents, à interroger des membres de tous les clans. Et Samoa qui devait faire l'objet d'un chapitre des « Mers du Sud » fournit peu à peu la matière d'un fort volume : « A Foot Note to History ».

Les Samoans font figure de peuple opprimé, il n'en faut pas plus pour que Stevenson se pose en défenseur. Ces grands enfants sont bien faits d'ailleurs, pour attirer la sympathie ; les femmes sont gracieuses avec l'inévitable fleur d'hibiscus rouge piquée au-dessus de l'oreille, la ceinture de palme autour des hanches, les colliers de coquillages et de corail qui se balancent entre les seins nus.

Le climat est d'une exquise douceur, l'un des plus agréables des mers du Sud. L'île est pittoresque, accidentée, la végétation riche et variée ; les courriers fréquents et sûrs, pourquoi ne pas s'y installer ? Retourner

en Angleterre où la maladie le harcèle sans cesse ? — Plutôt se fixer ici quelques années.

Se mettre en quête d'un terrain bien situé, l'acheter, y poser les premières fondations de la maison, sont l'œuvre de quelques semaines. Sur la pente du Mont Vaea, cent cinquante hectares de forêt, à deux milles à peine de la ville, constituent le jardin et le parc de la future résidence. Terre magnifique couverte d'une inextricable végétation, terre riche en sources et en cascades, terre « des eaux » : « Vailima ».

Pendant que s'érige le home nouveau, Stevenson et les siens s'embarquent pour l'Australie.



C'était une imprudence de venir à Sydney pendant la mauvaise saison. Il ne tarde pas à la payer par une nouvelle rechute de la maladie.

Le cortège des misères est revenu au chevet de son lit : la fièvre qui consume, l'hémorragie qui affaiblit, les nuits d'angoisse et d'insomnie qui brisent l'énergie. Oh, affreuse déception, le mal avait été si facilement oublié, effacé d'une vie où il n'y avait plus place pour lui !

Attristé, inquiet, quelque peu découragé, Stevenson écrit à son vieil ami Charles Baxter « Je suis sûr que
« je ne reviendrai jamais dans mon pays, si ce n'est pour
« y mourir ; il se peut que j'y retourne quand même,
« mais je considérerai toujours ce voyage comme un
« suicide, à moins que je ne change beaucoup, ce dont
« je ne vois encore aucun symptôme. Ce séjour à Syd-

« ney m'a joliment démoli ; et cependant je m'étais
« fait une vraie vie de prisonnier au club, dès le jour de
« mon arrivée. Voilà qui n'est guère encourageant pour
« les tentatives futures ».

Les semaines passent et les symptômes restent inchan-
gés, la fièvre le mine, creuse ses traits déjà si émaciés, il
maigrit encore bien que cela eût semblé impossible. Son
vêtement de chair l'abandonne, il n'est plus, comme il l'a
dit lui-même aux mauvais jours, qu'un « paquet d'os et
de toux ». Les médecins sont inquiets ; le traitement
usuel reste sans effet ; en vain observe-t-il le rigoureux
silence, en vain, sa femme lui compte chaque jour les
gouttes d'ergotine et lui fait prendre la potion qui doit
tarir l'hémorragie.

Enfin, après un mois de patience, le voici tant bien
que mal convalescent, mais si faible se tenant à peine sur
ses jambes comme aux pires moments de la Côte d'Azur
ou de Bournemouth.

Seule, la douceur des îles peut le sauver, lui redonner
espoir et force, enrayer la marche de la lente consomp-
tion. Et il se tourne avec confiance vers la mer.

*
**



A « Janet Nicoll » est un steamer de six cents tonneaux qui tangue et roule d'une manière incroyable au moindre coup de vent. Stevenson et sa femme y occupent une vaste cabine contigüe à la chambre des machines, pénible voisinage sous les tropiques.

Pour comble de malheur, un commencement d'incendie déchaîne la panique dans une partie de l'équipage. Au milieu de l'affolement, on jette à la mer une valise contenant des documents photographiques et des livres. Une deuxième valise va prendre le même chemin à l'instant où Fanny intervient, évitant ainsi un irréparable malheur : car celle-ci contient les manuscrits et les notes de Stevenson, travail de plusieurs années.

Malgré ces émotions, la vie à bord est agréable, le navire spacieux, la table succulente, la compagnie sympathique et variée. Parmi les convives, citons Henderson, l'un des directeurs de la compagnie, Ben Hird, le subrécargue et Jack Buckland ; tous trois sont des hommes d'élite et deviennent les amis de l'écrivain. Deux ans plus tard il leur offrira la dédicace de l'une des œuvres les plus attachantes que lui aient inspiré les mers du Sud : « Island Nights' Entertainments ».

Au cours d'une croisière de quatre mois, ils font près de trente-cinq escales, visitent les îles perlières, vont jusqu'à Penrhyn et Tongarewa. Le gros steamer ancré sur

le haut fond du lagoon est accosté sans cesse par les embarcations indigènes : « Les barques étaient gaies
« avec leurs voiles blanches et leurs peintures claires ;
« les hommes étaient vêtus de rouge et de bleu, ils portaient des guirlandes de feuilles vertes ou des fichus
« éclatants ; et la scène, affairée, multicolore était encadrée par la verdure des palmes et l'opale de la mer sur
« fond de sable ».

Ils font un voyage circulaire jusqu'aux Marshalls et aux Gilberts ; à Apemama, le Roi Tembinok, en uniforme de grand amiral, fait à Stevenson une réception triomphale. Au retour vers l'Australie, la « Janet Nicoll » fait escale à Nouméa. Aussitôt à terre, Stevenson tombe malade épuisé, il se met au lit et passe plusieurs jours à dormir, malgré les exhortations d'un « élégant vieux gentilhomme de médecin ».

Mais ce n'était qu'une alerte. Il est bientôt sur pied et prêt à s'embarquer à nouveau pour Sydney. Arrivé là, il ne tarde pas à attraper froid et doit encore rester quelques semaines prisonnier, dans sa chambre, de l'Union Club. Cette ville lui est fatale, décidément. Il n'y séjourne que peu, d'ailleurs.

A bord du « Lubeck » Stevenson et sa femme regagnent l'Archipel des Navigateurs qui est maintenant leur point d'attache.

Lloyd Osbourne est parti en Europe avec mission de vendre la maison de Bournemouth et d'expédier livres et mobilier à Samoa. L'espoir de fouler à nouveau le sol de la patrie est à peu près abandonné, cependant que la

nostalgie des cités brumeuses ne cesse de chanter au cœur
du poète :

*Vous rappelez-vous ? Peut-on jamais oublier ?
Comment encerclés dans notre inquiète jeunesse
Sous notre rude climat, dans notre cité renfrognée,
Nous étions mélancoliques, chagrins, nous ne cessions
[de frissonner, de sangloter et d'avoir peur ?*

*Le vent hoquetant, la pluie en hallebardes
Le silence précieux et bien-aimé des neiges
La lune trainarde, le jour hagard, la nuit,
L'envoûtement sordide de la cité nocturne,*

Vous en souvenez-vous ? Ah, peut-on oublier !

.....
*Quand à mes yeux mourants faiblira la lumière,
Quand s'éteindra la dernière lueur, quand les voix
Ne toucheront plus mes oreilles closes, [aimées
Quelle musique ouïront-elles si ce n'est le cri familier du
Dans l'inclément cité de notre enfance ?..... [vent*



*
**

Décembre 1890.

Un cottage de bois : un rez-de-chaussée, un étage, une large vérandha à mi-côte du Mont Vaea qui érige au-dessus de la maison ses sept cents pieds boisés, une clairière gagnée sur le bush à coups de hache ; la mer de saphir en bas à quelques milles, on entend en sourdine le halètement rythmé de la houle qui se brise sur les falaises.

Le bruit des marteaux plus loin se perd dans la forêt, les charpentiers sont au travail, une nouvelle maison plus vaste s'élève à quelque cent pas de là. C'est que bientôt la mère de Stevenson et Lloyd qui arrivent d'Europe vont s'installer ici. Les meubles et les livres de Bournemouth seront montés peu à peu à dos d'homme par la piste à travers la forêt.

*
**

Vailima. — Veille de Noël. 1890.

« La pluie tombait en blanches baguettes de cristal
« et battait un train d'enfer comme un « tutti » de
« béliers sur notre toit de zinc ; le vent passait bien au-
« dessus de nous avec un étrange murmure sourd, ou
« nous frappait en plein, à tel point que tous les immen-
« ses arbres dans la prairie criaient tout haut, et tor-
« daient leurs mains et brandissaient leurs grands bras.
« Les chevaux se tenaient immobiles dans le hangar
« comme des choses stupides. La mer et le vaisseau

« amiral à l'ancre entre les mâchoires de la baie s'étaient
« évanouis, absorbés par la pluie. Tout le long du jour,
« cela a continué. J'ai enfermé mes papiers dans le
« coffret d'acier pour le cas où ce serait un cyclone et
« où la maison ficherait le camp. Nous nous sommes
« couchés avec un rude sentiment d'incertitude... Eh
« bien, ce matin, nous avons eu des nouvelles d'Apia :
« on attendait en effet un cyclone, les navires devaient
« quitter la baie vers 10 heures du matin ; il est mainte-
« nant 3 heures 30 et le vaisseau amiral est encore là, et
« le vent à tourné à l'Est béni, aussi je pense que le
« danger est passé. Mais le ciel est encore plombé, le
« jour terne avec de fréquents étourdissants paquets de
« pluie ; et juste à l'instant (tandis que j'écris) une
« rafale est passée au-dessus de nos têtes, nous frappant
« à peine, avec, à son passage ce bruit singulier, solennel
« qui est pour moi si angoissant. J'ai toujours redouté
« le cri du vent au-delà de toute chose. Dans mon enfer,
« certes, il soufflera toujours une tempête ».

*
**

1892. — La seconde maison devient insuffisante. Une troisième est édifiée à son côté. Son rez-de-chaussée comprend une seule grande pièce qui mesure près de vingt mètres de long. Elle est à peine suffisante pour recevoir en même temps les notabilités indigènes et les résidents européens et américains amis de Stevenson ! Sans compter que le charme et la bonté du maître de céans retiennent souvent pour des semaines ou des mois les voyageurs de

passage, écrivains, personnages politiques venus en touristes, commerçants des mers du Sud, capitaines de navires marchands pendant leurs escales, officiers de la marine de guerre anglaise, missionnaires catholiques et protestants.

La petite communauté de Vailima s'augmente encore de deux hôtes permanents, Mrs. Strong, fille de Fanny, et son fils Austin, âgé de douze ans. Celui-ci est le compagnon favori de « l'oncle Louis » au cours des longues chevauchées en forêt, il est le partenaire qui prend au sérieux le jeu du croquet et la manœuvre toujours chérie des soldats de plomb : cette fonction le fait désigner sous le nom de Général Hopskins.

*
**

Graham Balfour, cousin de Stevenson, séjourne lui aussi pendant plusieurs années dans la maison sur le Vaea.

Pour les besoins de cette vie large et généreuse, une nombreuse domesticité indigène est attachée à l'exploitation. Parmi ces hommes, plusieurs sont des descendants de grande famille, affiliés à des chefs de clan ; tels sont O Sosimo, le valet particulier de Stevenson, O Misifalo, O Talolo, O Iopu, O Simelé. Un grand attachement doublé d'admiration unit les serviteurs au maître ; celui-ci fait figure de patriarche, de chef de clan, nul n'oserait lui désobéir ouvertement, chacun lui marque une grande déférence.

C'est à lui que l'on demande la permission de prendre

part à une fête, c'est lui qui autorise les mariages ; lui encore qui sait commander aux esprits et mettre en déroute les aïtus (*) malicieux qui dérobent les volailles, la nuit et font disparaître les porcs dans la forêt hantée.

C'est lui aussi, Tusitala (**) qui a écrit pour eux ce conte merveilleux : « Le Génie de la Bouteille » (***) et bien entendu, il possède encore dans un coffret, parmi d'autres trésors, la bouteille magique, source de toutes les fortunes et de tous les bonheurs.

O Tusitala !

*
**

Il est cinq heures, le jour hésite encore à paraître. Déjà au balcon du premier étage la fenêtre de Tusitala est éclairée. Il travaille.

Dehors, tout est calme, pas un souffle de vent, la mer encore endormie, est muette, pas une feuille ne bouge, le grimpereau seul vivant, brode le silence velouté de son chant aux trilles vibrantes...

La lampe là-haut s'est éteinte.

Le soleil revêt maintenant la maison d'un manteau de lumière éclatant.

Une agitation feutrée s'entend au dedans et au dehors — les serviteurs circulent sans bruit, sur leurs pieds nus — la cheminée de la cuisine laisse échapper un mince filet

(*) Diables.

(**) Tusitala : celui qui écrit les contes (en Samoan).

(***) « The Bottle Imp » publié en Samoan, en 1890.

de fumée bleue, les volets s'ouvrent et claquent sur la façade.

Bientôt le gong du breakfast résonne et tous se réunissent pour le copieux déjeuner servi à la manière anglaise.

A huit heures. Stevenson remonte dans sa bibliothèque. Mrs. Strong l'accompagne, elle écrit sous sa dictée lettres et notes. Tusitala ne peut presque plus tenir la plume, sa main si fine qui a tant écrit depuis ving ans, est maintenant sujette à la fatigue et à la fameuse crampe qui rend toute écriture impossible.

L'après-midi est consacré à la lecture, au jeu, à la conversation.

Parfois, quelques uns descendent à Apia, ou vont se baigner à l'ombre des orangers, dans la piscine naturelle où se réunissent les eaux fraîches de la montagne, à quelques minutes de Vailima.

D'autres jours, on propose une excursion en forêt, Tusitala en tête, monté sur Jack, son poney préféré. Il faut presque se frayer un chemin sur les pistes mal tracées, où les branches vous fouettent le visage. La forêt est sombre, humide, fraîche, parfois se dessine la silhouette étrange d'un banyan, aux branches et aux lianes tordues comme des serpents. Un craquement dans le fourré fait faire un écart aux montures, les cavaliers s'arrêtent, écoutent le cœur battant, le bruit a cessé. On revient à la nuit tombante, parmi les ombres denses de la forêt, les chevaux prennent peur, s'égarent.

Mais voici les lumières de Vailima.

On trouve les serviteurs terrifiés, croyant que Tusitala et les siens ont été enlevés par les démons de la nuit dans la forêt mystérieuse.



Après dîner, Stevenson travaille encore dans la bibliothèque, mais de bonne heure la lampe s'éteint et laisse entrer la lueur du ciel étoilé des tropiques, qui met une pénombre dans la pièce. La lune indiscreète se joue sur les murs tapissés de livres, ou sur le bureau parmi les feuil-

lets épars de « L'île aux Voix » ou de « La Baie de Falesa ».



La grande salle est décorée pour une réception. Des guirlandes de feuilles et de fleurs pendent autour des portes. Les tables sont chargées d'une abondance de mets succulents. Les serviteurs en vêtements de fête, fête, s'affairaient aux derniers préparatifs.

Sur les chemins qui mènent à Vailima, des groupes de visiteurs se pressent vers la demeure de Tusitala. Chefs indigènes aux brillantes parures, accompagnés des hauts dignitaires de leur clan, femmes de haute caste, vêtues de châles blancs éclatants, ou de nattes fines, brodées, aux dessins complexes et multicolores, serrées autour des hanches, colliers de pierreries et de coquillages, coiffures garnies de plumes et de perles, cheveux noirs et brillants ; la fleur sanglante de l'hibiscus au-dessus de l'oreille ; torsos nus des guerriers et des serviteurs, officiers et matelots de la marine de guerre britannique (le « Curaçao » fait escale à Apia) ; missionnaires de tous ordres, consuls, commissaires territoriaux.

Le brouhaha des conversations en samoan, en anglais, en allemand...

Moors prend à part le maître de céans et lui annonce qu'un grand scandale se prépare au conseil municipal, qui vient d'acheter sur les deniers publics, le seul journal indépendant du pays !

Dans la salle un peu sombre, aux murs garnis de bois rouge de Californie, un groupe de Rodin en plâtre détache sa nudité impeccable. Un grand chef, très impressionné, s'approche de Stevenson et lui avoue que cela lui semble terriblement inconvenant !

Cependant le buste sévère de Thomas Stevenson qui trône sur la cheminée de brique regarde placidement l'hétéroclite assemblée.

Un missionnaire vient de prendre congé ; un digne samoan présente ses compliments à Tusitala, il lui demande des renseignements sur les tableaux qui ornent la pièce (deux toiles de Hoggarth, des peintures de R.A. M. Stevenson), puis, d'un air indifférent, son regard inquiet par dessus son épaule désignant deux grands bouddhas de bois doré : « Sont-ils vivants ? » interroge-t-il à mi-voix.

*
**

Septembre 1893. — Honolulu.

La cité au trafic animé, où se mêlent toutes les races du globe est toujours pour qui habite une île perdue dans le Pacifique, une curieuse expérience de la vie moderne.

Pour l'amour du voyage, pour le plaisir de parcourir des lieues et des lieues sur la grande mer bleue, pour franchir « la ligne » une fois de plus, pour renouer des amitiés vieilles déjà de cinq ou six ans, Stevenson a décidé de venir passer quelques semaines aux Iles Hawaiï.

Il y retrouve ses amis vieillies, certains sont ruinés, d'autres sont partis pour l'Amérique, la vieille reine est déchue de son trône et les antiques fastes de la petite cour sont maintenant l'histoire du passé...

Stevenson voit tristement le monde changer et vieillir, lui-même se sent si las, si faible ; quarante trois ans, déjà, comme il est vieux, pense-t-il, n'était-il pas né pour vivre jeune ? Maintenant qu'il lui faut descendre la colline de son âge, il ne voit pas que la pente est douce, paisible, à l'abri des orages de la vie ; il ne voit qu'un gouffre où il va s'abîmer sans espoir.

Le voici malade à nouveau. Le médecin parle de pneumonie et demande qu'on prévienne la famille. On mande aussitôt sa femme, qui est restée à Samoa.

Quinze jours plus tard, Fanny qui vient d'arriver, trouve le malade presque convalescent mais fatigué, ayant besoin de plusieurs semaines de repos. Le patient a retrouvé tout son courage et toute sa verve, l'accès de découragement est passé.

Mais il souhaite, oui, il souhaite la mort ; puisse-t-il mourir subitement, ne plus haleter dans l'angoisse des nuits fébriles !.

Ces agonies sont une telle épouvante, une telle souffrance !

*
**

Vailima.

Les jours et les mois passent, heureux, dans la maison sur la pente du Mont Vaea.

Tusitala travaille avec une ardeur nouvelle. Mrs. Strong écrit sous la dictée parfois pendant huit et dix heures par jour. Deux œuvres nouvelles s'ébauchent rapidement « St. Ives » et « Weir of Hermiston ».

Dehors, il fait une étouffante chaleur. Tout à coup, la lourde pluie tropicale s'abat sur la forêt prochaine ; quelques instants, Tusitala s'est tu, la plume sur le papier s'est arrêtée ; soudain, l'averse se précipite sur la maison et la clairière alentour comme un torrent déchaîné..

Tusitala jette sa cigarette et respire voluptueusement l'odeur humide de l'air, la fraîcheur embaumée qui monte du sol en vagues parfumées — le parfum même des highlands d'Ecosse sous la pluie d'été...

Le soleil maintenant scintille à travers les gouttes cristallines suspendues par milliers aux feuilles des arbres, sur les herbes de la prairie, dans la haie sanglante d'hibiscus.

De la véranda, l'eau s'écoule sur le rythme accéléré du tambour.

Evocations suscitées, souvenirs de jadis, qui se présentent en foule, pays natal !



La maison est silencieuse, les serviteurs sont tristes, c'est que des aigus malfaisants ont terrassé le maître. Tusitala est au lit, l'hémorragie a commencé subitement hier soir ; le silence est de rigueur, mais l'écrivain conti-

nue à travailler ; la dictée lente, pénible, s'effectue grâce à l'alphabet des sourds-muets !

Le médecin est plutôt rassurant, cependant un régime sévère est prescrit pour l'avenir, suppression complète du vin et du tabac.

O Tusitala, toi qui aimais tant les tabacs blonds odorants, toi qui faisais venir à prix d'or les jolis vins de France jusque sur cette île perdue à l'autre bout du monde ! Te faudra-t-il renoncer, maintenant ?

Oui — Mais combien de joies te restent. N'as-tu pas « charge d'âmes » (*) ?

Regarde autour de toi : ton œuvre, tes amis, ta famille, ceux qui t'aiment.

Oublies-tu que vingt-trois chefs, prisonniers politiques, sont dans la geôle d'Apia ?

Oublies-tu qu'ils espèrent en toi ?

Songe qu'il faut les aider, agir en leur faveur, leur donner leur nourriture, puisque le gouvernement les laisse mourir de faim !



8 Octobre 1894.

« Ma chère Cummie,

« Nous avons eu une très intéressante affaire ici. J'ai
« secouru les chefs qui étaient en prison ; et quand ils

(*) Lettre à Sidney Colvin. Décembre 1893.

« furent libres ils n'ont rien eu de plus pressé que de
« m'offrir de me construire une partie de ma route
« pour me prouver leur gratitude. Eh bien, vraiment,
« j'aurais eu honte de leur refuser et les braves cœurs
« ont creusé cette route et ont gravé sur la borne :
« *Considérant le grand amour que son Excellence*
« *Tusitala nous a montré en prenant soin de nous lors*
« *de nos malheurs en prison, nous avons accompli pour*
« *lui ce grand don ; puisse-t-elle n'être jamais boueuse,*
« *puisse-t-elle durer toujours, cette route que nous*
« *avons creusée pour lui ! »*

« Nous avons eu une grande fête quand cela fut
« terminé et je leur ai lu une sorte de discours... »



Lundi 3 Décembre 1894.

Stevenson vient de recevoir le volume de poèmes de son ami Edmond Gosse. Il lui écrit une longue lettre affectueuse qu'il termine par ces mots : « Tu peux
« écrire de nombreux livres aussi excellents que celui-ci,
« une chose seulement est impossible, tu ne pourras
« jamais écrire une autre dédicace qui donne le même
« plaisir au disparu. TUSITALA ».

A cinq heures, il quitte sa table de travail et va rejoindre sa femme ; Fanny est triste, inquiète, elle pense qu'il se fatigue trop et depuis quelque temps, lorsqu'elle le voit si las, le soir, elle ne peut se défendre de pressenti-

ments angoissants. Louis la réconforte et voudrait pouvoir lui faire partager son enthousiasme, sa jeunesse, lui qui a retrouvé pour « Weir of Hermiston » la facilité, l'équilibre qu'il avait craint de voir lui échapper...



Quel est ce cavalier qui descend comme un fou vers la ville, nu-tête, sans veste, à la nuit tombante ?

Le voilà qui remonte, bride abattue, la route de Vailima ; derrière lui, au triple galop de leurs montures, le D^r Funk, puis le D^r Anderson.

Ils entrent dans le hall où l'on a porté Tusitala qui vient de tomber brutalement, sans connaissance, et n'a plus prononcé une seule parole.

Fanny est à genoux près de lui. Les serviteurs muets de stupeur entourent le maître agonisant, le silence est angoissant. on n'entend que la lourde respiration de Stevenson, inconscient. Les médecins hochent la tête, sans espoir. Le pasteur prononce les dernières prières.

Huit heures. Tout est fini.

Tusitala est mort.

Malgré la nuit noire, les chefs commencent à arriver ; ils viennent s'agenouiller auprès de la dépouille et baisent les mains de leur bienfaiteur. Ils défilent respectueusement et déposent, suprême hommage, sur le corps inanimé, les nattes les plus précieuses comme pour les funérailles d'un roi.

Les chants de deuil s'élèvent doucement ; à mesure que la nuit s'avance, les voix deviennent plus nombreuses :

Talofa, Tusitala ! Tofa Tusitala !

Le jour se lève, froid et ensoleillé. Une soixantaine de Samoans sont partis tailler un chemin vers le sommet du Vaea où le maître a désiré être enterré.

Vers le milieu du jour, le corps a été monté sur l'étroite plateforme d'où l'on domine le Pacifique.

Le soir tombe, la montagne redevient silencieuse et solitaire. Mais Tusitala n'est pas seul, les oiseaux chantent pour lui leur hymne vibrant, cependant que la houle qui se brise tout en bas de la montagne berce le sommeil de celui qui avait tant aimé la mer.

La Mer qui avait hanté ses rêves d'enfant,
la Mer qui l'avait amené au bout du monde.

« *Under the wide and starry sky
Dig the grave and let me lie
Glad did I live and gladly die,
And I laid me down with a will.*

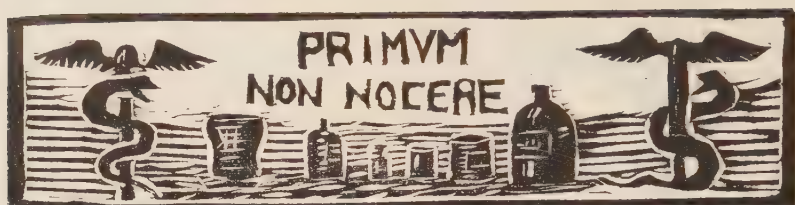
This be the verse you grave for me :

HERE HE LIES WHERE HE LONGED TO BE ;
HOME IS THE SAILOR, HOME FROM SEA,
AND THE HUNTER HOME FROM THE HILL



*Sous le ciel vaste et étoilé
Creusez la tombe et laissez moi dormir
Avec joie j'ai vécu, avec joie je meurs
Et je me couche de plein gré.*

Voici les vers que vous graverez sur ma tombe :
C'EST ICI QU'IL REPOSE, OU IL A SOUHAITÉ D'ÊTRE
DANS SA MAISON, MARIN REVENU DE LA MER,
DANS SA MAISON, CHASSEUR RENTRE DE LA COLLINE.



Entre Médecins

Voici le résumé succinct de l'observation de R. L. Stevenson.

Dès la naissance il est de constitution délicate, nourrisson, il est difficile à élever, enfant, il contracte successivement les affections banales telles que rougeole, coqueluche, diphtérie, gastro-entérites. Chez lui, les maladies se compliquent et s'aggravent. Dès les premières années de sa vie, il présente une tendance marquée à la toux ; un coryza, une angine, lui sont un prétexte à des complications pulmonaires. Tous les hivers gripes, bronchites, parfois bronchopneumonies se succèdent laissant l'enfant épuisé. Plusieurs fois au cours des accès de fièvre et de toux l'état est si alarmant qu'on le croit perdu.

Adolescent, quoique sa santé s'améliore peu à peu il reste fragile, d'une extraordinaire maigreur et d'une étonnante nervosité. A 22 ans, il fait une diphtérie sérieuse ; quelques mois plus tard à Londres, le D'

Clark porte le diagnostic de phtysie et l'envoie aussitôt dans le midi de la France. L'année d'après, très amélioré par ce séjour, il peut reprendre une vie presque normale. Il est encore sujet à des malaises passagers, sans caractère précis, surtout pendant l'hiver. Cet état de santé se maintient, tant bien que mal pendant six ans, grâce à de fréquents séjours à la campagne. Il y a une tendance certaine à l'amélioration progressive, bien que la maigreur reste toujours impressionnante.

En Décembre 1879, à la suite des fatigues et des privations d'un voyage en Amérique, fait dans des conditions déplorables, Stevenson tombe malade en Californie ; le D^r Heintz (de Monterey) qui le soigne alors, porte le diagnostic de pleurésie et fait des réserves pour l'avenir. Est-ce une pleurésie liquidienne ? C'est peu probable. Nous savons seulement que cet épisode a duré à peine une quinzaine de jours, s'est accompagné d'un état fébrile très marqué avec rapidité du pouls (150).

« Je suis au lit, » écrit-il à son ami Edmond Gosse. « avec une pleurésie. la conséquence, je le crains, d'excès de travail, de la perte progressive de l'appétit, etc... »

L'hiver est pénible. Stevenson est en proie à des malaises fréquents, fatigue, mouvements fébriles... Il continue à travailler d'une manière excessive et se nourrit mal (un seul repas par jour).

En Mars 1880, il est alité à nouveau. Cette fois-ci on est très inquiet. Le D^r Willey (de San Francisco) parle de consommation arrivée à un degré avancé ; à certains moments, il désespère de sauver son malade.

Cependant, six semaines plus tard, celui-ci est convalescent.

Revenu en Europe, il passe alors deux saisons à Davos qui semblent d'abord améliorer son état de santé. Mais, il reste toujours sujet à de brusques accès de fatigue, souvent fébriles, surtout au moment des premiers froids d'automne en Ecosse.

En Août 1881 il fait une première hémoptysie qui semble peu grave, ne dure que quelques jours, ne s'accompagne ni d'anorexie ni d'amaigrissement.

En Septembre 1882, une seconde hémoptysie, en Octobre, une troisième. Dans l'intervalle des hémoptysies l'expectoration est nulle.

Les médecins consultés ne semblent pas s'inquiéter outre mesure de ces épisodes hémoptoïques : ils conseillent l'habitation permanente sous un climat doux, dans le midi de la France.

A partir de 1883 le rythme des hémorragies s'accélère, au nombre de trois ou quatre, parfois plus, chaque année.

En Janvier 1884, lors d'un voyage à Nice, il est atteint d'une congestion pulmonaire et rénale. L'état semble si sérieux que son médecin de Londres est appelé en consultation.

Quelques mois plus tard, il présente des troubles oculaires à type d'amaurose transitoire. La même année surviennent plusieurs hémoptysies, une sciatique, des arthralgies pénibles, enfin la crampe de l'écrivain.

Son état s'aggrave de jour en jour et le D^r Vidal, (d'Hyères) n'hésite plus à permettre le retour en

Angleterre, croyant que son patient n'a plus que quelques mois à vivre.

Pendant trois ans, jusqu'en Juillet 1887, les symptômes morbides et les malaises se poursuivent presque sans interruption, l'entourage de Stevenson vit dans une inquiétude permanente. Régime, précautions, tout semble vain ; les médecins décident alors d'envoyer le malade dans un village de cure en Amérique (Saranac).

A partir de ce moment, la santé de Stevenson s'améliore notablement, à tel point qu'il peut mener presque constamment une vie active et même fatigante.

En Septembre 1888 à Tautira, il fait une nouvelle rechute, sans hémoptysie, toutefois, caractérisée par la fièvre, la toux, l'insomnie, l'extrême fatigue. Mais rapidement, survient la convalescence. Suit une période de santé relative coupée de petits accès fébriles.

En Mars 1890, à Sydney, il fait une rechute grave avec hémorragie. Il est alité pendant près de six semaines, avec la fièvre. Son état est inquiétant. La convalescence est pénible, coupée de nombreux malaises, de petits accès de fièvre et de toux.

En Avril 1891, nouvelle rechute pendant un voyage à Sydney ; la convalescence est plus rapide, cette fois-ci.

Revenu chez lui, Stevenson continue de mener une vie très active, travaillant beaucoup intellectuellement et physiquement. Dans l'ensemble, sa santé est maintenant satisfaisante.

Cependant, en Septembre 1893, lors d'un séjour à Honolulu, il fait une rechute à type de pneumopathie

aigüe qui se prolonge pendant plusieurs semaines. La convalescence est rapide.

Pendant l'année 1894, il fait une légère hémoptysie sans gravité. Le reste du temps ; sa santé est bonne ; à peine se plaint-il parfois de céphalées matinales, d'insomnies ; il est atteint à nouveau de la crampe de l'écrivain.

Ses médecins, les D^r Funk et Anderson, constatent qu'une « affection artérielle » se constitue lentement ; ils interdisent formellement l'usage du vin et du tabac.

Le 3 Décembre 1894, un ictus attribué à une hémorragie cérébrale le terrasse brutalement. Il meurt en trois heures, sans avoir repris connaissance.

Il est âgé de 44 ans.

Antécédents familiaux.

Le père qui a toujours été bien portant et a mené une vie active, est mort à l'âge de 67 ans, de ramollissement cérébral.

La mère a toujours été de santé fragile, son père lui ayant transmis une « maladie de poitrine » pour laquelle elle fut soignée pendant des années.

Elle ne présentait jamais d'hémoptysie, ni d'accident grave ; elle mourut très âgée, bien après son fils.

Le grand-père maternel qui avait, lui aussi, été atteint d'une « maladie de poitrine » à l'âge de 20 ans, fut guéri par un séjour dans une station climatique. (Ile de Wight).

Il vécut jusqu'à près de 80 ans.

Discussion

Le médecin est par essence un curieux, le mot qui lui vient sans cesse à l'esprit est : pourquoi ? — Le médecin est aussi un sceptique. L'argument de Thomas seul le touche et le mot qui s'inscrit devant ses yeux est celui de Rabelais « Peut-être ». (Ce « peut-être » là étant historique, a droit aux guillemets, titre de noblesse).

Du point de vue médical pur, le cas de Stevenson suggère de nombreux pourquoi et quelques « peut-être ».

De l'observation ci-contre résulte le fait qu'il a été pendant la plus grande partie de sa vie un malade. Quelle fut donc sa maladie ?

Sans doute le diagnostic de tuberculose est celui qui vient d'abord à l'esprit, c'est également celui qui a été porté par la plupart des médecins qui ont soigné Stevenson.

Mais si l'on songe qu'à cette époque le médecin ne pouvait s'aider ni de l'examen des crachats, ni de l'examen radiographique, on voit que c'est avec les seules ressources de l'auscultation que le diagnostic de tuberculose pouvait être porté.

Et l'on sait combien il est difficile, parfois, d'affirmer la nature de lésions pulmonaires sur la seule foi de l'examen clinique.

Il est donc permis de se demander si le diagnostic de tuberculose est le seul qui peut être soulevé dans le cas de Stevenson.

Une autre affection n'aurait-elle pu déterminer les symptômes morbides présentés par le malade ? — Peut-être. Stevenson fut dès l'enfance un toussueur habituel, les bronchites hivernales, les congestions pulmonaires, les bronchopneumonies sont signalées avec une particulière fréquence dans son histoire. Est-il impossible que les affections répétées de l'enfance aient laissé des séquelles chroniques, à type de sclérose pulmonaire ou de bronchectasie ? N'existe-t-il pas des formes hémoptoïques sèches de ces affections qui auraient pu réaliser exactement le tableau clinique observé chez Stevenson ?

On pourrait discuter chaque symptôme présenté par le malade et montrer qu'il peut être réalisé aussi bien par une sclérose broncho-pulmonaire d'origine infectieuse, que par une tuberculose fibreuse peu évolutive.

Il n'existe aucun argument infaillible pour prendre parti.

Un esprit paradoxal s'empresserait d'abonder dans le sens du diagnostic rare de sclérose non tuberculeuse, et nul ne pourrait lui prouver qu'il a tort.

Cependant, il nous semble plus sage, nous appuyant sur la fréquence plus grande de la phtysie, de retenir l'étiquette de *tuberculose fibreuse hémoptoïque*, tout en faisant valoir que cette opinion autorise la discussion d'autres hypothèses et laisse la porte ouverte aux débats.

Il est intéressant de noter au passage que les changements de climat semblent avoir eu assez peu d'influence

sur cette tuberculose. Stevenson a été malade sur la Côte d'Azur, à Hyères et à Nice villégiatures excellentes pour les tuberculeux, en Angleterre à Bournemouth, lieu également réputé pour les maladies du poumon. De même en Amérique, en Californie, en Océanie, en Australie. A Vailima, station très éventée où les ouragans et les coups de vent ne sont pas rares pendant six mois de l'année, où les variations barométriques sont fréquentes et brutales — toutes conditions climatiques défavorables aux tuberculeux — la santé de Stevenson fut peut-être meilleure que partout ailleurs.

Voilà qui semble au moins paradoxal.

Plus étonnante encore et plus inattendue est la manière dont la mort survient inopinément. Un ictus de cette brutalité ne peut guère être dû qu'à une hémorragie cérébrale, diagnostic qui fut alors affirmé par les médecins. D'autres hypothèses peuvent cependant être soulevées : rupture d'un anévrysme artériel cérébral ? — C'est peu probable étant donnée la rareté de cette affection. — Embolie cérébrale en rapport avec une cardiopathie latente ? — Invraisemblable ! L'hémorragie cérébrale reste l'étiologie la plus légitime. Mais quelle fut la cause déterminante de l'accident ? Sans doute une hypertension artérielle. Encore faut-il souligner la rareté de l'hypertension chez le tuberculeux même chez le tuberculeux scléreux. En ce cas objectera-t-on les hémoptysies répétées présentées par le malade sont peut-être en rapport avec cette hypertension. Hypothèses encore et combien chancelantes !

Quelle fut la nature même de cette hypertension ?

Là, encore, nous manquons de données pour prendre parti d'une manière certaine.

S'agit-il d'une hypertension consécutive à une néphrite banale ayant passée inaperçue, ou ayant été qualifiée de congestion rénale, (par exemple à Nice, en 1884) ? — Peut-être. Surtout si l'on rattache à une hypertension naissante les troubles oculaires signalés quelques mois plus tard.

S'agit-il d'une néphrite tuberculeuse ? Non, en aucun cas elle ne revêt le type de la néphrite hypertensive du Mal de Bright.

S'agit-il d'une hypertension par sclérose artérielle primitive de nature également inconnue ? — Peut-être. Mais une autre question surgit alors à l'esprit du clinicien : l'association d'un facteur humoral parasitaire héréditaire ou acquis ne peut-elle être envisagée ? Elle expliquerait à la fois l'existence de cette hypertension survenant chez un homme jeune, et la tendance à la sclérose des lésions pulmonaires, qu'elles soient ou non tuberculeuses.

Les données de travaux récents sur ces questions permettent de répondre que cette association est éminemment possible.

Mais là encore, toute affirmation nous est interdite, étant donnée l'absence d'arguments précis tirés des antécédents collatéraux ou héréditaires, étant donnée l'absence de test thérapeutique, étant donnée bien entendu, l'absence d'examens biologiques.



Le point de vue du lecteur

« Mon grand-père demanda la santé dans sa jeunesse
« à l'Ile Wight, quant à moi, je l'ai poursuivie dans
« les deux hémisphères, mais tandis qu'il la trouva et
« la conserva, je suis encore à sa recherche » (1).

Stevenson avait 37 ans quand il écrivait ceci ; depuis son enfance, chasseur à l'inlassable courage, il poursuivait cette santé fugitive, inaccessible, qui restait pour lui le mirage tentateur.

L'angoisse de la poursuite mettait en jeu toutes ses forces vitales, il les usait dans la lutte avec prodigalité et vécut sa vie sur un rythme insensé.

On demeure étonné, incrédule presque, à considérer d'une part la fragilité de l'homme tel qu'il nous apparaît sur les quelques photographies que nous avons de lui et, d'autre part, l'énormité du travail accompli, aussi bien en quantité qu'en qualité.

Et l'on est tenté de dire : « Qu'eut-ce été s'il avait eu en partage la force et la santé ? » Eh bien, il est vraisemblable qu'il eût beaucoup moins écrit et que sa vie eût été bien moins remplie intellectuellement. Lui-même s'est posé la question dans un moment de bien-être passager : « Je ne pense pas, écrit-il, que ma santé « puisse être tellement affermie sans entraîner une « amélioration consécutive de mes facultés intellectuelles. Bien que, cela va sans dire, il y ait la possibilité que la littérature soit une sécrétion morbide et « déteste la santé ! » (2).

Son œuvre fut-elle influencée par sa maladie ?

Porte-t-elle la marque de la psychologie particulière du malade ?

Oui, sans aucun doute.

En cela Stevenson n'échappe pas à cette règle presque générale qui veut que l'œuvre et l'homme puissent, jusqu'à un certain point, s'identifier. Les cas sont si nombreux et si connus, dans les lettres comme dans les arts, qu'on hésite à citer quelques noms ; et pourtant dans la seule littérature anglaise du XIX^e et du début du XX^e siècle, et cela, uniquement parmi ceux qui furent atteints de la même maladie que Stevenson, combien d'exemples pour illustrer cette assertion ! Le plus remarquable est sans doute celui de Keats, emporté par la

tuberculose à l'âge de vingt-trois ans au terme d'une « jeunesse miraculeuse » alors qu'il venait d'atteindre une maturité précoce. Non moins curieux est celui des sœurs Brontë. Ni moins pathétique la brève carrière de Katherine Mansfield, dont la vie tourmentée physiquement et intellectuellement s'épanche dans une œuvre qui est toute de recherche, d'essai.

Mais revenons à Stevenson. Bien que l'influence de la maladie ait marqué son œuvre d'une manière certaine, c'est un fait qui a échappé à nombre de lecteurs. Cela tient peut-être à la difficulté de savoir ce qui est vraiment lui dans son œuvre. Il a en effet subi de multiples influences (3), dont quelques unes ont été particulièrement encombrantes : telles furent celles d'Edgar Poë et d'Alexandre Dumas. Ajoutons que l'auteur de « l'Ile au Trésor » a beaucoup produit à la demande de divers journaux et revues, dans le seul but d'augmenter ses ressources pécunières, de là, des morceaux de valeur très inégale : « Alors vint une de ces fluctuations monétaires, écrit-il, auxquelles (avec une élégante modestie), j'ai déjà fait allusion à la troisième personne. « Pendant deux jours, je me promenai, tourmentant « mes esprits pour une histoire de n'importe quelle « sorte... » (4). Enfin Stevenson a toujours cherché une formule d'art nouvelle, il ne s'est pas contenté de la recette qui lui avait une fois réussi, il a eu, plus que tout autre, le souci de la perfection et ses moyens pour y parvenir ont sans cesse varié, ce qui a entraîné la prodigieuse diversité de son œuvre. Et le lecteur se demande alors dans quel genre le caractère pathologique

de l'œuvre apparaît le plus nettement, car il est certain que l'expression en est différente selon qu'il s'agit d'un roman ou d'un conte, d'une poésie, d'une lettre, d'un essai moral, d'un livre de voyage.

Ce serait une besogne fastidieuse d'analyser chacune de ses œuvres et de mettre en évidence les petits points particuliers qui portent la trace de la maladie de l'auteur.

Plus intéressant, par contre, est de donner une appréciation d'ensemble, de dégager les tendances générales qui peuvent être rattachées à la vie toute particulière de Stevenson et de les appuyer à l'occasion par quelques exemples précis et limités.

Sans doute, Stevenson n'aime pas se mettre en scène, il répugnerait à cet Ecossais puritain de se raconter avec l'impudeur de certains romantiques et cependant, il apparaît à tout moment dans ses livres. Soit qu'il laisse parler la muse familière (*A Child's Garden of Verses*, *Underwoods*), soit qu'il laisse s'épancher sa verve de moraliste, ironique et bonhomme, (*Virginibus Puerisque*), soit, le plus souvent qu'il se laisse deviner derrière le voile transparent d'un ou plusieurs personnages de roman qui incarnent ses principales tendances. (il se donne ainsi le plaisir de se dédoubler, de se discuter, et de se voir vivre), soit enfin, qu'il se situe franchement au premier plan, comme un élément du tableau, dans ses récits de voyage (*An Island Voyage*, *Travels with a Donkey*, *In the South Seas*, *Silverado Squatters*, *The Amateur Emigrant*), partout il est au centre de son œuvre. Il y est tout entier, il s'y donne pleinement, il le déclare lui-même dans une lettre à son ami Henley :

« Je n'existe pas si ce n'est dans mon art ; c'est moi ; j'en suis la substance même tout simplement ».

Son œuvre n'est donc pas seulement de la littérature, elle est une initiation à la vie, à l'activité, à la poésie, au rêve. Elle est la vie même de l'auteur ; en effet, la maladie qu'il a subie pendant des années ne lui a guère permis de se réaliser autrement.

Elle n'est dans son esprit qu'un pis aller, une sorte de compensation, car « ...il était franchement de ceux « qui préfèrent les gens vivants aux gens faits de papier « et d'encre. » (5)

Son œuvre est caractérisée par deux traits essentiels qui sont directement en rapport avec la psychologie du malade ; ce sont : d'une part l'atmosphère d'irréel, de poésie, qui enveloppe nombre de ses créations, d'autre part, l'activité sous toutes ses formes, qui est érigée en dogme tout au long de ses œuvres.

L'Action dans ses romans se déroule sur un rythme endiablé. C'est plus que de l'activité, c'est une fébrile agitation qui fait courir ses héros d'un bout à l'autre de l'Ecosse. Ce pays même n'est pas un cadre assez vaste pour leur inextinguible activité. Il leur faut l'Europe, l'Amérique, l'Océanie. Le monde entier les appelle. Il leur faut surtout la mer, c'est là le vrai théâtre digne de leurs exploits.

Le héros qui a enfin retrouvé son pays — après quelles péripéties ! — n'hésite pas, à la première occasion à se jeter à nouveau dans les intrigues et les aventures de toutes sortes. Que faudrait-il pour arrêter un David Balfour ? Qui pourrait abattre l'enthousiasme

de ce jeune romanesque ? Pas même l'amour, n'est-ce pas ? Nous ne le reconnaissons plus dans le chevalier qui s'attarde auprès de la belle « Catriona » ; et nous sentons que son cœur à nouveau l'attire vers l'inconnu où le précède et l'entraîne le grand Alan Breck.

Qui pourrait arrêter les spéculations de ce magnifique Don Quichotte qu'est Jim Pinkerton (*The Wrecker*), qui, d'impulsions en impulsions se pousse à la fortune ou se traîne dans la misère ? Un échec peut-il avoir raison pour plus d'un instant de la vitalité de cet homme que pousse un invincible besoin d'agir, d'entreprendre toujours ? La plus malchanceuse des faillites n'est pour lui que le tremplin dont il rebondit vers d'autres tentatives.

Les héros de Stevenson dépensent ainsi leur vie avec une prodigalité méprisante du lendemain ; ils sont de la même moëlle que leur créateur, celui qui écrit : « Il « est meilleur de perdre la santé comme un prodigue « que de la dépenser comme un avare, il est meilleur de « vivre et d'en avoir fini que de mourir à longueur de « journée dans sa chambre de malade » (6).

Chez lui l'amour de l'activité ne se borne pas à prêter à ses personnages une vie mouvementée. Il excelle à préciser leurs gestes, à les analyser, à en extraire l'essence même, en mettant en valeur leurs propriétés spécifiques. Il se plaît à cette étude. Dans « l'Ile au Trésor », c'est avec une volupté d'artiste qu'il nous fait entendre la démarche clopinante du sinistre béquillard, les pas des gredins qui l'accompagnent la nuit sur la route, tandis que nous sommes blottis au creux du fossé ; plus tard,

lorsque Jim s'est aventuré sur mer dans le frêle esquif qu'il ne sait pas manœuvrer, avec quel soin le Capitaine George North décompose pour nous les gestes qui assurent l'équilibre et la propulsion de l'embarcation.

Mais les hommes ne sont pas seuls à bénéficier de son observation attentive ; dans son œuvre la nature est en quelque sorte personnifiée, toute puissante, ses mouvements comme son visage sont interprétés avec soin. La mer en particulier, est épiée avec le regard scrutateur du vieux marin. Dans « l'Ile au Trésor », voyez avec quelle minutie et quelle compréhension du dynamisme sont exposées les variations des courants suivant la marée. On reconnaît là des traces de l'éducation technique de l'ingénieur naval.

Dans « The Merry Men », la personnalité de la mer apparaît si puissante, ses mouvements si coordonnés, comme obéissant à une volonté propre, que les hommes chétifs sur la falaise et ceux qui luttent sur les flots semblent des nains présomptueux et impuissants que la houle furieuse va saisir dans sa griffe d'écume et briser sur les roches...

Et l'on se sent pénétrer dans un monde mystérieux où s'affrontent les grandes forces de la nature et où l'homme apparaît déplacé, infime, plus-à-l'échelle, toléré seulement, mais à ses risques et périls.

Que dire aussi des arbres qui agitent leurs grands bras et se tordent en d'étranges incantations, du vent, qui passe en sifflant, à votre oreille, du brouillard, qui monte lentement de la vallée et déferle sur les hauteurs comme une mer impondérable et menaçante ? Que dire

des fleurs, des oiseaux, des serpents, des pierres même, de la montagne qui saigne et souffre à la coupure profonde de la carrière ?

Tout s'anime et vit, et bruisse sous la plume alerte de cet homme passionné qui s'est fait le champion du mouvement, du geste, de l'activité, de la vie.

Il est l'Animateur que pousse un désir de vivre étonnant, que fouaille l'aiguillon de la maladie, qui sent peser sur lui la menace de la mort, et se répète : « De
« toutes les manières, commence ton folio, même si le
« médecin ne te donne pas une année à vivre, même s'il
« hésite sur un mois, donnes en un bon coup et vois ce
« qui peut être accompli en une semaine » (6).

Des sources les plus diverses, la poésie afflue, et illumine les œuvres de Stevenson. Elle place certaines d'entre elles au rang des plus belles créations de l'invention poétique.

« Will du Moulin » est sans conteste le type le plus achevé et le plus heureux de ces ouvrages en prose où règne l'impalpable atmosphère de rêve, d'irréalité, qui fait le charme pénétrant de cette petite nouvelle, à la fois si simple et si complète. Toute l'image de la vie y est esquissée, mais considérée d'un point de vue entièrement intellectuel et passif ; aucun événement imprévu ne vient rompre la perfection linéaire de l'existence de Will ; les vieux sont morts, Will a grandi, aimé, souffert ; les saisons et les années ont passé, entraînant de tout petits et presque imperceptibles changements. Le vide s'est fait tout doucement autour de Will devenu vieux. A la même

époque chaque année, Will est venu s'asseoir sous la tonnelle où l'appelle le murmure de l'eau, quand les pluies ont grossi la rivière. Will, résolument, a limité le cercle de ses pensées à quelques souvenirs ; il a écarté toute ambition et tout désir, il a nié la nécessité de toute agitation. Il s'est tenu au bord du chemin, sans se mêler à la foule des voyageurs ; il a vécu dans un monde intérieur dont il avait seul l'accès. Une nuit, la Mort est venue le prendre, il est parti sans rancune et sans révolte, ainsi que meurent les sages.

Il faudrait citer encore plusieurs essais ou contes qui méritent eux aussi de passer dans le folklore poétique ; tels sont : « The Merry Men », la légende de Tod Lapraik dans « Catriona », quelques pages de « Prince Otton », de « l'Ile aux Voix » de « Fontainebleau », des lettres de Vailima.

Mais Stevenson n'a pas toujours exprimé la poésie en prose, il a manié aussi le vers avec une certaine maîtrise et quelques pièces d'« Underwoods » et de « Songs of Travel » par l'harmonie du rythme, par la sincérité de l'inspiration entraînent une complète adhésion du cœur.

Cette tendance à la poésie marque une sorte d'évasion dans le rêve par laquelle l'auteur, malade, s'échappe à l'atmosphère pénible de la chambre de souffrance. Cette évasion il la réalise facilement grâce à une imagination très vive exercée dès l'enfance à ce jeu.

Tout jeune Robert Louis a été souvent privé de la société de camarades de son âge du fait qu'il était enfant unique et parce qu'il était fréquemment malade, et obligé de garder la chambre ; l'enfant laissé à lui-même a rêvé

sur ses jouets (Child's Play), s'est raconté des histoires, s'est échappé à la solitude, a créé de toutes pièces cet « invisible compagnon de jeux » ami de l'enfant solitaire.

« *Personne ne l'entendit et personne ne le vit*

« *Le sien est un portrait que vous ne pourriez pas dessi-*
[ner

« *Mais il est certain qu'il est là dehors, ou à la maison*

« *Quand les enfants sont heureux et s'amuse*
[seuls. » (7).

Longtemps Robert Louis a conservé cette habitude de s'isoler, de vivre à part, dans un monde à lui. (8). Cette possibilité, il l'a gardée toute sa vie, car son imagination était restée aussi vive que celle de l'enfant ; ce qui lui valait des accès de juvénile enthousiasme, (on dirait presque puéril, n'était le sens péjoratif du mot).

Les souvenirs de son enfance d'ailleurs, entrent pour une grande part dans son œuvre, non seulement dans ses mémoires et dans « Child's Garden of Verses », dont ils sont la substance même, mais encore dans bien des passages de ses autres livres et dans ses lettres.

Avec cette imagination restée fraîche, neuve, Stevenson était doué d'une sensibilité délicate, affinée, presque féminine, qu'il avait héritée de sa mère. La maladie a ajouté à cette sensibilité native en lui donnant une finesse, une maturité, une gravité grâce à laquelle il a évité la mièvrerie dont certains l'ont accusé injustement. Cette influence de la maladie sur sa sensibilité, Stevenson lui-même l'a pressentie et perçue. En 1879 alors qu'il relève de maladie à Monterey, il écrit à son ami Henley :

« ...Ainsi j'apprends chaque jour la valeur et le haut
« enseignement de la souffrance. Laissez-moi souffrir
« toujours ; pas plus que je ne peux en supporter car
« cela rend un homme fou, comme la faim pousse le
« loup à sortir de la forêt ; mais toujours souffrir
« quelque peu et ne jamais s'enfoncer jusqu'aux yeux
« dans le bien-être, ni se confire dans la vertu et la
« respectabilité. Je suis un homme mauvais par nature,
« je suppose ; car je ne peux pas être bon sans souffrir
« un peu... »

La maladie a exalté les qualités que Stevenson avait en lui, les a amenées à un développement voisin de la perfection, elle a entraîné, par le fait même, la variété extraordinaire de son œuvre. Pour user la vie, pour l'épuiser dans sa totalité, n'était-il pas nécessaire que l'écrivain cherchât toujours une voie nouvelle, qu'il se fît successivement conteur, auteur dramatique, romancier, poète, voyageur, essayiste, critique, moraliste ?

Avant de quitter l'ombre de Stevenson il est encore un point qui mérite d'être mis en lumière, je veux dire l'attitude de confiance, d'amitié, de reconnaissance, qu'il eut envers ses médecins. Loin de leur faire un grief de leur incapacité à le guérir, loin de les railler amèrement comme fit Molière, Stevenson s'est toujours montré avec eux d'une touchante délicatesse. Il a rendu hommage à ceux qui l'avaient soigné en leur dédiant un de ses meilleurs volumes de vers, (*Underwoods*) en des termes particulièrement émouvants, où il montre qu'il a compris la beauté de notre tâche, de notre rôle psychologique et

senti notre angoisse devant l'impossibilité de soulager certaines souffrances.

« Il est des classes d'hommes, écrit-il, qui se tiennent
« au-dessus du troupeau commun : le soldat, le marin
« et le berger quelquefois ; l'artiste rarement ; plus
« rarement encore, le clergyman ; le médecin par contre
« en règle générale. Il est la fleur de notre civilisation...
« Il a de la générosité autant qu'il est possible à ceux
« qui pratiquent un art ; de la discrétion attestée par
« des centaines de secrets bien gardés ; du tact, affirmé
« dans un millier de cas embarrassants, et ce qui est plus
« important, une allègresse et un courage herculéen.
« Aussi amène-t-il dans la chambre du malade l'air et
« la joie, souvent également — mais pas si souvent
« qu'il le souhaiterait — la guérison ».

Suivent les noms de dix médecins de divers pays.

« J'en oublie autant que j'en cite, poursuit-il, je
« demande pardon à ceux-là de mon silence, aux autres
« pour mon langage impropre. Mais j'ai gardé un nom
« à dessein pour terminer, parce que c'est un nom fami-
« lier et parce que si je n'avais pas reçu les soins de tant
« de mains et dans tant de parties du monde, il aurait
« été seul sur cette page, c'est celui de mon ami Th. B.
« Scott de Bournemouth. Voudra-t-il accepter cette
« dédicace bien que partagée avec tant d'autres ? La
« prochaine fois que ma mauvaise santé (qui a ainsi
« son bon côté) l'appellera en hâte à mon chevet, quand
« il lui serait si agréable de s'asseoir à sa table pour
« déjeuner ou de s'étendre pour se reposer, lui sera-t-il
« doux de se souvenir que s'il se donne tant de peine

« c'est pour un homme qui n'est pas assez insensé pour
« être un ingrat ? ».

Le courage toujours renouvelé qui animait Stevenson venait en aide à ses médecins et a sans doute contribué à prolonger son existence. Cette attitude stoïque donne une force singulière à ses essais de moraliste. Quelle belle profession de foi que ces quelques lignes extraites de la préface du « Prince Otton » « Eh bien, nous autres
« Ecossais, nous ne consentons jamais à nous tenir pour
« battus. Nous lûmes ensemble en ce temps là, l'histoire
« de Braddock, où il est raconté comment, alors qu'on
« l'emportait mourant, du théâtre de sa défaite, il se
« promettait de mieux réussir la prochaine fois, his-
« toire qui toujours touchera un cœur vaillant, derniers
« mots dignes d'un capitaine plus fortuné ! J'essaie
« donc de penser comme Braddock. J'ai toujours bien
« l'intention de reconquérir la santé ; je suis toujours
« décidé, d'une façon ou d'une autre, dans ce livre-ci
« ou dans celui qui le suivra, à créer enfin un chef-
« d'œuvre... »

Sans doute on peut aimer plus ou moins l'œuvre de l'écrivain, apprécier plus ou moins les préceptes du moraliste, critiquer sa conception du roman, jalouser son succès, mais Robert-Louis Stevenson lui-même, reste hors d'atteinte. Il n'est pas à la taille des autres hommes, c'est un héros qui appartient à la légende dès l'heure de

son exil, avant même l'heure de sa mort. Sa vie propose un enseignement et ses concitoyens ne s'y sont pas trompés qui ont élevé à sa mémoire un monument où il est représenté assis sur son lit, malade et travaillant quand-même.



Conclusion

I. Selon toutes probabilités, R.-L. Stevenson fut atteint d'une tuberculose pulmonaire, peu évolutive, à tendance fibreuse ayant déterminé des hémoptysies répétées.

A cette pneumopathie s'est ajoutée une hypertention artérielle d'origine inconnue qui a provoqué la mort par hémorragie cérébrale à l'âge de 44 ans.

II. La personnalité de Stevenson est fortement marquée dans son œuvre. Sa psychologie de malade contribue à donner à celle-ci des caractères particuliers :

L'action, l'activité sous toutes ses formes, y sont érigées en dogme, traduisant l'extraordinaire soif de vivre qui habite l'âme de ce grand malade.

La souffrance physique et morale lui donne une sensibilité spéciale vis-à-vis des choses et des gens. Elle confère une acuité poignante aux souvenirs de son enfance et aux émotions de chaque jour.

Une atmosphère de poésie, d'irréalité, de mystère enveloppe ses plus belles créations. C'est dans un monde à demi magique qu'il se plaît à faire évoluer ses héros. Il cherche ainsi à s'évader lui-même dans le rêve, à effacer de son esprit l'horreur quotidienne de la chambre de malade.

Notes

- (1) « The Manse » Memories and Portraits. R. L. S.
- (2) Lettre à Sidney Colvin, 6 octobre 1894.
- (3) Il est assez curieux que parmi les auteurs préférés de Stevenson figurent Keats, qui fut un malade ; Robert Burns, qui mourut prématurément à l'âge de 37 ans ; Robert Ferguson, un autre poète natif d'Edimbourg, dont l'œuvre est interrompue par la mort à l'âge de 23 ans.
- (4) « A Chapter on Dreams » R. L. S.
 Notons que Stevenson fut très souvent préoccupé par cette question monétaire. Il y fait allusion fréquemment dans ses lettres, parfois avec une insouciance affectée où l'on sent percer une certaine amertume, d'autres fois avec une verve assez amusante. Ainsi dans une lettre à S. Colvin en Mai 1883, il écrit :
 Why am I so penniless, ever, ever penniless, ever, ever
 Penny — penny — penniless and dry ?
 The birds upon the thorn,
 The poppies in the corn
 They surely are more fortunate or pruder than I !
 Un document intéressant à consulter à cet égard est la préface de « Moral Emblems » écrite récemment par Lloyd Osbourne pour la Tusitala Edition (Vol. xxi, p. 173-178).
- (5) « Will o' the Mill ». — R. L. S.
- (6) « Aes Triplex » — Virginibus Puerisque — R. L. S.
- (7) « The Unseen Playmate ». — A Child's Garden of Verses. — R. L. S. Voir également « My Shadow ».
- (8) Il serait cependant excessif de parler de schizophrénie dans le cas de Stevenson. (Voir : Manuel de Psychiatrie Nathan, p. 56 et suivantes).

Vu :

Le Doyen

G. ROUSSY.

Vu :

Le Président à Thèse

LENORMANT.

Vu et Permis d'Imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLETY.

Bibliographie utilisée

I. — *Works of R. L. Stevenson.*

Editions consultées :

Tusitala Edition. William Heinemann. London 1922.
Charles Scribners Sons New-York 1907.
Letters (comprenant Vailima Letters) Tusitala Ed. vols.
 xxxI, xxxII, xxxIII, xxxIV et xxxV.
New Arabian Nights.
Treasure Island.
Prince Otto.
Dr Jekyll and M. Hyde.
Kidnapped.
Catriona.
The Merry Men and Others Tales.
The Master of Ballantrae.
The Wrong-Box.
Familiar Studies of books and men.
The Wrecker.
Island Night's Entertainments.
The Ebb-Tide.
Across the Plains with other memories and essays.
Weir of Hermiston.
An Inland voyage.
Travels with a Donkey.
The Amateur Emigrant.
The Silverado Squatters.
In the South Seas.
Poems :
A Child's Garden of Verses. .
Underwoods.
Songs of Travel.
Moral Emblems.
Virginibus Puerisque.

II. — *Biographies et ouvrages divers*

- Graham BALFOUR. « Life of R. L. Stevenson » 2 vol. Charles Scribners'Sons, New-York 1901.
- J. M. CARRÉ. « La vie de R. L. Stevenson », N. R. F.
- CAZAMIAN et LEGOUIS. « Histoire de la Littérature Anglaise », Hachette. Paris 1924.
- S. COLVIN. « Dictionary of National Biography », R. L. Stevenson.
- John FREEMAN. « English Portraits and Essays », Hodder and Stoutghton, London 1924.
- Mlle. A. JACQUIN. « Trois Contes de Stevenson », Mémoire inédit (Faculté de Lyon).
- H. J. MOORS. « With Stevenson in Samoa » T. Fisher Unwin, London Leipsic 1911.
- H. V. MORTON. « Scotland Again », Methuen and C° London 1934.
- Margaret MOYESBLACK. « R. L. Stevenson », Oliphant, Anderson and Ferrier.
Edinburgh — London 1898.
- Louis VOSSION « Les Iles Samoa ou des Navigateurs », Chaillemel ;Paris 1900.
- EDINBURGH. — Official Guide.

